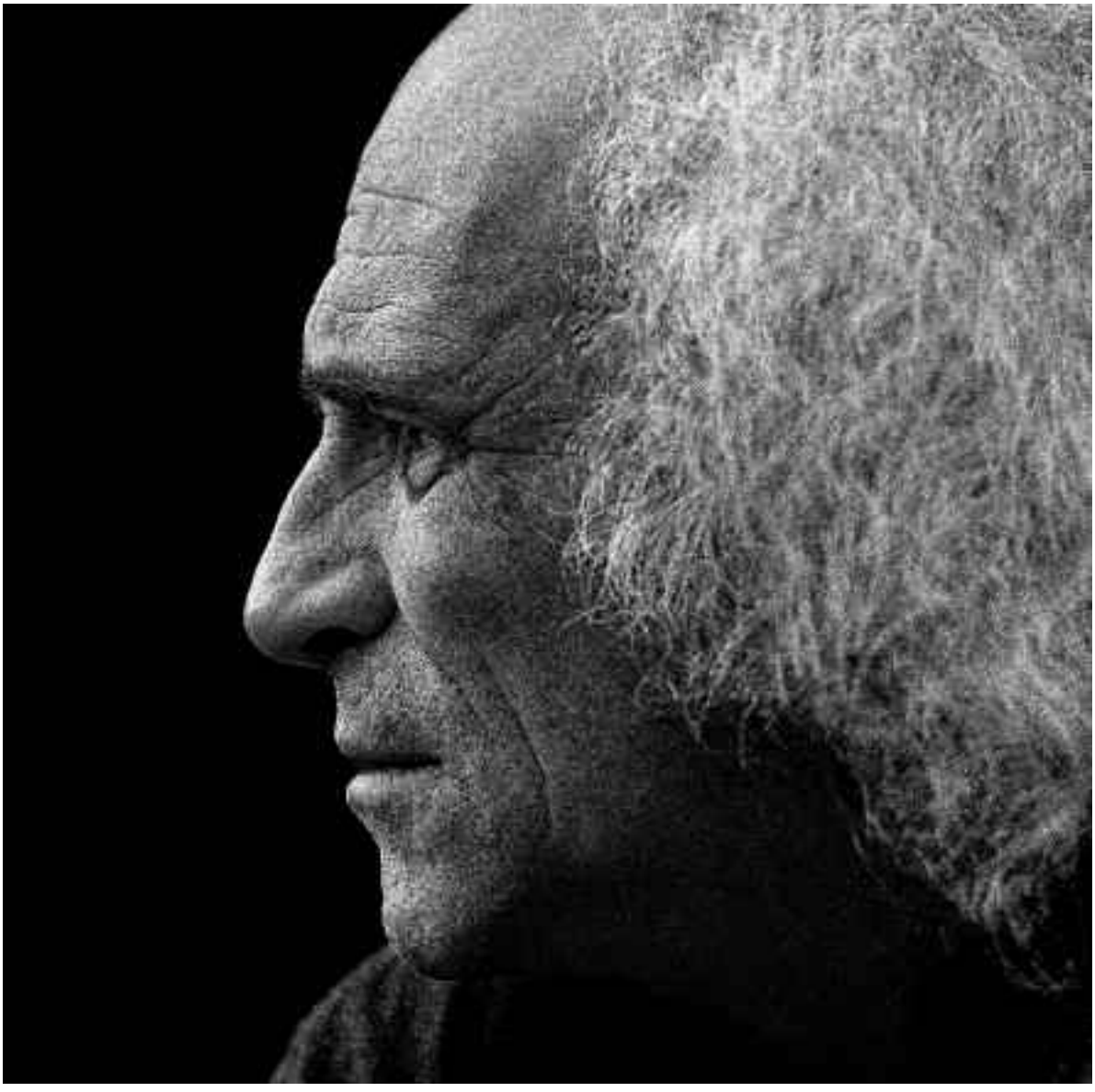
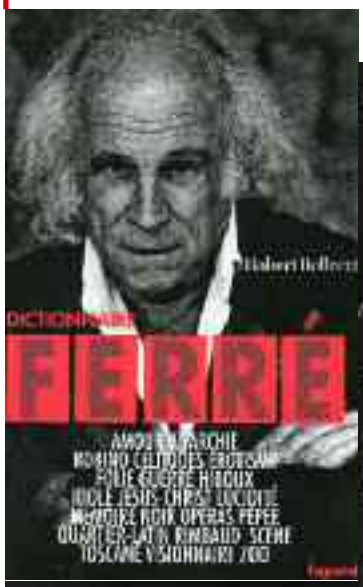
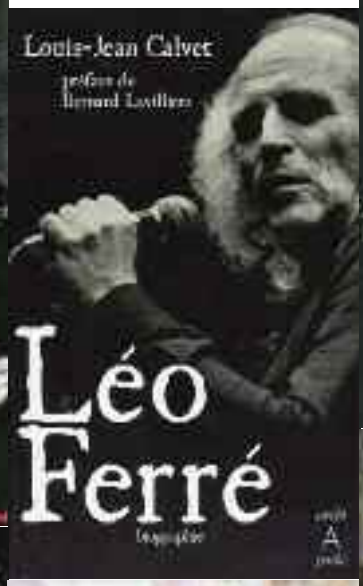
Les Copains d'la neuille



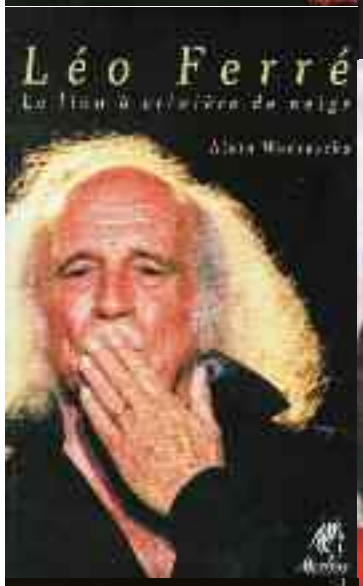
L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ

AUTOMNE 2013 / HIVER 2014 (1) - N°25 - 3€


Hubert Bellocq
DICTIONNAIRE
FERRÉ

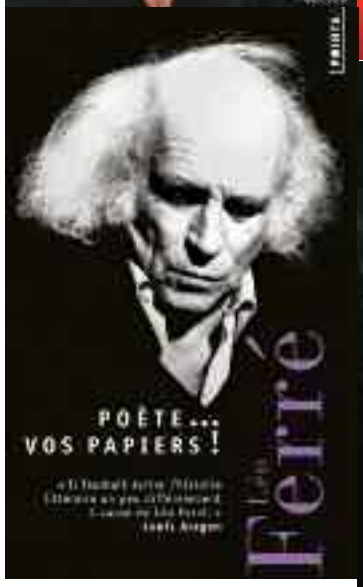

Louis-Jean Calvet
préface de
Bernard Lavilliers
Léo
Ferré

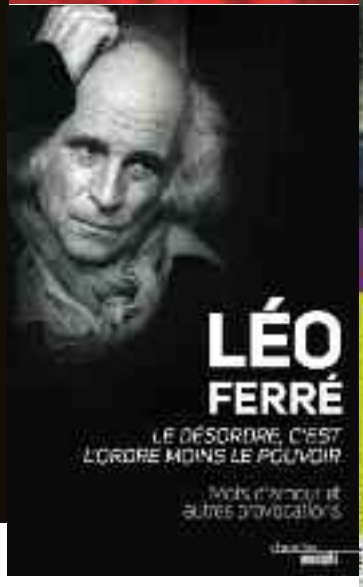
LÉO
FERRÉ
LA VOIX SANS MAÎTRE


Léo Ferré

LUDOVIC PERRIN
ON COUCHE
TOUJOURS
AVEC
DES MORTS
UNE BIOGRAPHIE
DE LÉO FERRÉ

LÉO
FERRÉ


POÈTE...
VOS PAPIERS !
Ferré


LÉO
FERRÉ
LE DÉSORDRE, C'EST
L'ORDRE MOINS LE POUVOIR

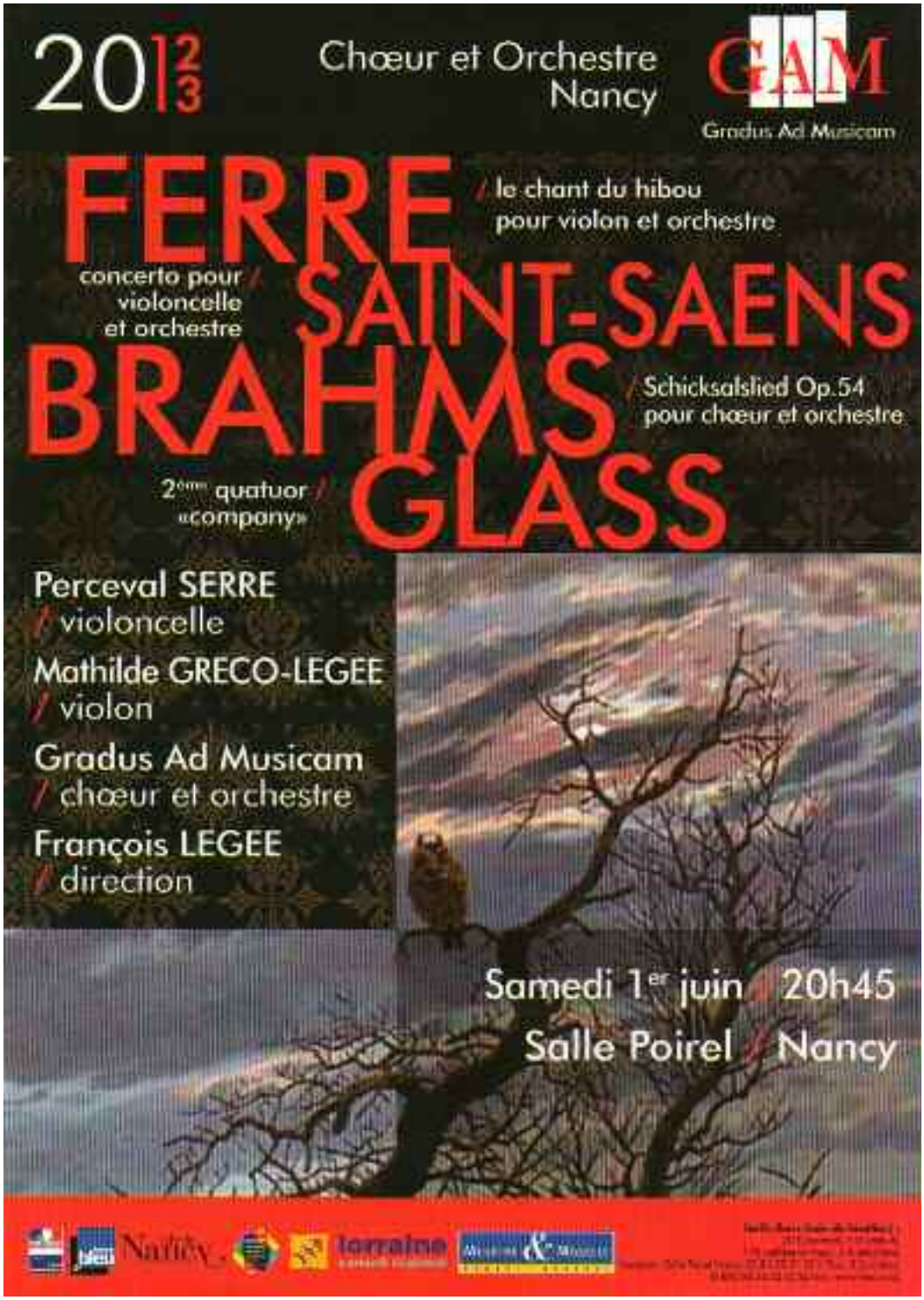
La Mémoire et la Mer

HORS-SÉRIE
Le Monde
Léo Ferré
Poète

L'unique et sa multitude

On s'est étonné : la presse écrite et audiovisuelle qui s'était activée en 2003 a, cette année, pour les vingt ans de la disparition de Léo Ferré, été plutôt discrète. Elle n'a pas fait dans la une, elle n'a pas donné dans le *prime time*, se contentant de pages intérieures, de sujets de circonstance, de documentaires diffusés à certaines heures pâles du jour. Il ne fallait pas faire, médiatiquement parlant, doublon. Quelques semaines auparavant elle s'était saisie d'un *Comment voulez-vous que j'oublie*… pour flinguer Ferré : trois pages dans *Le Nouvel Observateur*, une page dans *Le Monde*, un passage chez Ruquier, d'autres insistances, d'autres papiers. Ferré, c'était fait. On n'allait pas se répéter pour un anniversaire, on avait eu droit au « vrai » Ferré, à du croustillant, à l'envers du décor, à un livre qui avait mis quarante ans à s'extirper.
On s'est indigné : la ministre de la culture n'y était pas allée de son hommage, le président de la République n'avait pas repris son stylo à dédicace. On attendait des honneurs, de l'officiel, du tapis rouge. Des décorations !
On s'est ému : d'autres choses, d'oublis et de silences, d'absences et de vides.
Ce « on » a tout faux. La vraie vie Ferré est définitivement dans un ailleurs que chacun se plaît à construire, solitairement. Elle n'est pas dans les brisées du pouvoir, elle n'est pas dans les allées d'un autre pouvoir. Il faut toujours se rappeler Ferré renvoyant Jack Lang à ses médailles et les journaux à leur quotidienneté, pestant contre le factice et le clinquant de toutes les récupérations et apporter un propos de Flaubert éminemment ferréen : « Il y a des honneurs qui déshonorent ».
Cela dit, que faire, ici même, devant l'empilement circonstanciel et la mémoire décennale, la justesse de certains hommages et les vrais amis ? Récriminer ? Se lamenter ? Louer ? Applaudir ? Le jeu est risqué à tomber dans les bonnes notes et les cartons rouges. On a joué le jeu, un peu, beaucoup,… Dans un catalogue inévitable, un inventaire à la… Ferré.
Pour donner du sens à 2013, le choix a été fait de présenter conjointement deux numéros des **Copains d'la neuille** : l'un qui présentera la multitude des événements Ferré, en livres, CD, expositions, spectacles, télévision et radio, l'autre qui dira l'unique et la parution enchantée.
Le numéro 25 présentera 2013, le numéro 26 *Les Chants de la fureur*. Il faut chanter Ferré, écrire sur Ferré, parler de Ferré, conférencer Ferré, il faut dire la multitude. Il faut, surtout, lire l'unique. Dans un livre où il a pu – on joue sur le vers – s'« emmitoufler pour la saison chez Gallimard ».
François André

Patrick Ullmann
Ce numéro reprend, en couvertures, deux photographies de Patrick Ullmann : l'une prise en Suisse en 1974 reproduite, cette année, pour le double CD *Léo Ferré Best of*, l'autre, inédite, prise au Palais des Congrès en 1975. Deux à ajouter aux cent cinquante déjà publiées, extraites d'une somme de plus de vingt mille photos. *Thank you Léo* (Les Humanoïdes Associés, 1994) épuisé, il est à souhaiter sa réédition, mieux, l'édition d'un coffret illustrant le compagnonnage photographique des deux artistes, brouillés après l'échec de leur collaboration pour *La Mémoire et la mer* qui devait paraître chez Henri Berger en 1977. On peut rêver à un nouvel essai pour ce livre dont quelques unités ont échappé au pilon et qui fixait la fusion de deux regards, la rencontre de deux univers. Peut-être aussi à un autre livre qui raconterait *L'Amour fou* d'Ullmann pour Ferré, lui qui avouait dans *On connaît la musique – Le mag*, diffusée sur Europe1 le 5 juin 2013 : « Depuis 1993, je suis bancal ».


2012/13
Chœur et Orchestre Nancy
GAM
Gradus Ad Musicam
FERRE
concerto pour violoncelle et orchestre
le chant du hibou pour violon et orchestre
SAINT-SAENS
BRAHMS
2ème quatuor «company»
Schicksalslied Op.54 pour chœur et orchestre
GLASS
Perceval SERRE
violoncelle
Mathilde GRECO-LEGEE
violon
Gradus Ad Musicam
chœur et orchestre
François LEGEE
direction
Samedi 1er juin 20h45
Salle Poirel Nancy

Éditorial
1 – *L'Unique et sa multitude*
+ Patrick Ullmann

Cette chanson
4 – *C'est extra* – Annie Ernaux
+ *Cette chanson*

Livres et revues
7 – *Dictionnaire Ferré* – Robert Belleret, *Léo Ferré* – Louis-Jean Calvet, *La Voix sans maître* – Jacques Vassal, *Ni Dieu ni maître* – Sophie Girault, *Le Lion à crinière de neige* – Alain Wodrascka, *On couche toujours avec des morts* – Ludovic Perrin, *Poète… vos papiers !* – Léo Ferré, *Le Désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir* – Jean-Paul Liégeois, *Comment voulez-vous que j'oublie…* – Annie Butor, Poésie 2013, Plume, *La Mémoire et la mer* – Les cahiers d'études Léo Ferré, *Léo Ferré L'Enragé* – Hors-Série Le Monde
+ *Trahison d'un jeune journaliste*

CD
12 – *L'Indigné*, *Best of*, *Les Interprètes de Léo Ferré*, *D'amour et de révolte* – Serge Utgé-Royo, *Philippe Guillard chante Léo Ferré*, *De toutes les couleurs* – Michel Avalon, *LetZeLéo joue et chante Léo Ferré*, *Y en a marre !* – Barrat, *Love and anarchy* – Peter Hawkins, *Tous ces trucs imprudents* – Nicolas Joseph, *Ferré ce rap* – La vie d'artiste, *Encore du Léo Ferré*

Exposition
15 – *Vingt ans* – Jacky Liégeois

Spectacles
17 – *La Solution de continuité*, *Monaco et Uzeste*, *Premier Mai Jour Ferré*, *Les Enfants de Léo*, *Le Chant du hibou*, *Grande Nuit Léo Ferré*, *Attention les feuilles !*
+ Forum Léo Ferré

Télévision et radio
21 – *La Mémoire des étoiles*, *Génération Ferré*, *France Inter*, *France Culture*, *Europe1*, *RCF Jura*, *RTBF*
+ *Et après…*

Merci à celle et à ceux qui sont dans **Les copains d'la neuille**, *amicalement : Colette Brogniart, Patrick Ullmann, Patrick Dalmasso, Denis Dupas, Jacky Liégeois, Jean-Paul Liégeois.*

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**,
1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30
ISSN : 1771 – 0871
Directeur de publication : **François André**
Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**
Lettrage du titre : **Charles Szymkowicz**
Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa** dit **Rinaz**

Abonnement : 15 € pour 5 numéros
À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**
Anciens numéros : 3 € le numéro, 60 € les 24 premiers numéros – inclus le CD du n° 7
Courriel : francoisandre2@club-internet.fr
Page Internet : www.lescopainsdlaneuille.hautetfort.com
Sans oublier : www.leo-ferre.com

C’est extra

Emma Bovary agonise. Le curé Bournisien psalmodie les prières. « Tout à coup, écrit Flaubert, on entendit sur le trottoir un bruit de sabots, avec le frôlement d’un bâton ; et une voix s’éleva, une voix rauque qui chantait :

Souvent la chaleur d’un beau jour
Fait rêver fillette à l’amour.

Emma se releva comme un cadavre que l’on galvanise, les cheveux dénoués, la prunelle fixe, béante. » La chanson, c’est celle que Emma entendait à Rouen, après ses rendez-vous avec Léon, quand elle reprenait la diligence pour rentrer au foyer conjugal, à Yonville. Une chanson qu’un misérable aveugle, hideux, chantait en suivant la voiture. La chanson des jours de passion, accordée à ses rêves d’amour passés, à son plaisir présent, la chanson qui contenait « des oiseaux, du soleil et du feuillage » comme Flaubert, plus haut, l’a résumée.

La voix continue d’égrener la chanson d’avant, un couplet de quatre vers, mais sans soleil ni feuillage, d’une tonalité mélancolique. Emma s’écrie : l’Aveugle ! Elle se met à rire « d’un rire atroce, frénétique, désespéré ». Après deux vers encore qui sonnent comme la fin de la chanson

Il souffla bien fort ce jour-là
Et le jupon s’envola !

c’est la fin d’Emma : « une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s’approchèrent. Elle n’existait plus. » Convulsive, la mort d’Emma ressemble à un orgasme.

À chaque fois que j’ai pensé à la mort de Madame Bovary, c’est ce moment-là qui m’a toujours paru le plus terrible. Un moment d’une horreur à la fois simple et sublime. Simple comme la petite chanson – dont les exégètes de Flaubert disent qu’il l’a prise chez Restif de la Bretonne – et comme la possibilité d’un hasard qui l’apporte aux oreilles de la mourante. Sublime parce que, dans ce retour ultime de l’Aveugle – qui traverse le roman, sans nom, avec une majuscule comme le Destin – et de sa chanson, Emma saisit avec effroi l’inanité de ses rêves, l’absurdité de sa vie. De la vie. Son rire atroce est celui d’une ironie tragique de l’être devant le néant, devant la pourriture inscrite horriblement sur le visage de l’Aveugle aux yeux sanguinolents, celui-là même qui chante le rêve d’amour et de beauté.

Ce qui m’étonne, m’émerveille dans cette scène, entre autres, c’est un usage tragique et métaphysique de la chanson que Flaubert inaugure, à ce qu’il me semble[1], en lui confiant le rôle de porter à la fois le roman que construit Emma dans sa tête et l’épouvante de sa mort, d’être en somme « le récit conté par un idiot [l’Aveugle est qualifié ainsi dans le texte] plein de bruit et de fureur et qui ne signifie rien » de Shakespeare, dieu de Flaubert comme on le sait. Intuition géniale accordant la banalité d’une forme d’expression populaire à la grande banalité de la mort.

Il m’est arrivé de me demander quelle chanson qui me parviendrait par hasard sur mon dernier lit, une radio, un disque – personne ne chante, ne siffle même plus dans la rue –, serait la plus terrible à entendre. Quelle chanson liée à une période de ma vie, la ressuscitant en une sorte d’éclair éblouissant au

[1]. Certes, dans le livre I des *Confessions*, Rousseau décrit l’émotion qui l’envahit lorsque lui reviennent les chansons « totalement oubliées depuis [son] enfance » que lui chantait sa tante Suson, au point de ne pouvoir chanter l’une d’elles jusqu’à la fin sans pleurer. Mais dans ce passage admirable et touchant sur l’effet indicible d’une chanson lointaine remémorée – « J’ai cent fois projeté d’écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles » dit-il, aujourd’hui on va sur le Net – la reviviscence est bonheur.

moment de sortir du temps pour toujours et me donnant le regret le plus aigu de quitter le monde. C'est évidemment une question que je me suis posée quand j'éprouvais la sensation de vivre avec une intensité inouïe, la certitude de l'impossibilité d'un bonheur plus grand. Donc, généralement, dans le cours d'une passion, où, paradoxalement, on a l'impression qu'on pourrait mourir sans effort ni douleur de ce même bonheur. (Ici me revient une chanson de Juliette Gréco, *Et moi j'avais peur de mourir dans tes bras / Vois-tu mon cœur n'était pas fait pour ça.*) La recherche de cette chanson ultime constituait au fond la mesure de mon état de passion. C'était aussi une façon de porter à son point culminant la conscience de fragilité de ces moments, et de jouir à l'extrême d'un présent condamné à s'affaiblir.

Sans surprise, les chansons attachées à ces moments où j'ai eu l'impression de vivre au-dessus de moi-même sont des chansons d'amour, aux rimes et comparaisons éculées, dont la mélodie fait toute la valeur. Il faut cette grande banalité, cette absence d'analyse, pour soutenir et embellir le désir amoureux, nous fondre dans la foule des croyants de l'amour.
Dans ma *playlist* d'amour et de mort, que je ferai commencer à mes dix-sept ans, il y a :
Histoire d'un amour, chantée, emportée, par la grande voix tragique de Dalida, son accent sensuel, et dont les premières notes, quand elles s'élèvent dans un wagon du métro sous les doigts d'un accordéoniste (plutôt mauvais, mais ça n'a aucune importance), figent instantanément le cours de mes pensées. Longtemps m'a échappé la signification sexuelle de l'image qui transforme l'amour en *un grand arbre qui se dresse / Plein de force et de tendresse / Vers le jour qui va venir*. Cela aussi m'est indifférent, la psychanalyse n'a pas d'effet rétroactif de désenchantement sur ma mémoire. Quand la chanson s'arrête, il me faut absolument donner une pièce au musicien, pour l'émotion, pour le hasard, l'émotion du hasard.

Mon dieu, la supplique d'Édith Piaf, écrite par elle par Charles Dumont, *laissez-le moi / Encore un peu / Mon amoureux*, avec son décompte haletant de jours, de mois, arc-bouté contre l'inexorable perte du temps et de l'amour, s'achevant sur la déchirante imploration *Laissez-le moi / Encore !* Un « encore » qui claque comme un désir d'éternité et se ferait au moment de mourir la revendication suprême d'un toujours vivre.

Un jour tu verras de Mouloudji, une chanson d'une infinie mélancolie, grise comme cette *place / Dont les pavés seront doux / À nos âmes grises*, comme si la rencontre future, prochaine, de l'Autre s'estompait déjà dans la brume des choses perdues. Le texte déroule un rêve, mais celui-ci est miné d'indices sombres, le bal très pauvre et très banal, un *aveugle* – encore – qui joue de l'orgue de Barbarie et la danse qui entraînera les amants *Vers une fin du monde / Vers une nuit profonde*. Par-dessus tout, la mélancolie lente et triste contredit l'espérance et la réalisation du rêve promises par les mots.

Aujourd'hui pourtant, pensant à Madame Bovary, ce n'est pas l'une de ces chansons que j'imagine m'apportant à la dernière heure la brûlure du regret de la vie, l'effroi du néant. À cause des oiseaux le matin, de l'heure d'été et de la chaleur soudaine, je me souviens d'un autre printemps, déjà loin, le printemps 1984. Ma mère venait d'entrer depuis peu à l'hôpital de Pontoise, dans le service de gériatrie, en raison d'une confusion mentale à laquelle les médecins ne donnaient pas encore le nom d'Alzheimer. Devant son corps qui s'affaissait à vue d'œil, son regard vide, ses propos dépourvus de sens, je ressentais de la révolte et je me prenais à penser que cette vie-là était pire que la mort. Dans cette période de profond désarroi où l'état de ma mère me plongeait, j'avais rencontré un homme qui avait forcé les défenses dont je m'étais longtemps entourée afin d'écrire. Il était devenu mon amant. Plus ma mère s'enfonçait dans une nuit que je ne voulais pas encore admettre comme irrémédiable, plus j'étais dévorée pour cet homme d'un désir où l'amour me paraissait n'avoir aucune part. Je ne pouvais faire que cela, l'amour, je m'arc-boutais contre la déchéance et la mort.

Quand je sortais d'une visite à ma mère, que je remontais dans ma voiture, j'ouvrais aussitôt le lecteur de cassettes et je mettais à fond de la musique, des chansons. La chanson inoubliée de ces retours d'hôpital en R5, sur la voie rapide passant devant la station-service, les immeubles gris de la cité Marcouville, la chanson sur laquelle je fendais le paysage de béton, fuyant la vieillesse et la mort, est de Léo Ferré : *C'est extra*.

des Copains d'la nouvelle

Il paraît que Ferré l'a écrite quand il changeait radicalement de vie, qu'il voulait faire « jeune » alors que le monde changeait aussi – on était en 1968-1969 – bref, un tube assez commercial, pas du vrai, grand, Ferré chantant Apollinaire. Pour moi, elle reste ce qu'elle a été pour moi en ce printemps 1984, un texte d'un érotisme poétique et somptueux sur une musique envoûtante, évoquant la montée du désir d'un homme et d'une femme sur un disque des Moody Blues. Une chanson qui allie le raffinement d'images audacieuses, surréalistes (*Un Moody Blues qui chante la nuit / Comme un satin de blanc marié – Cette touffe de noir jésus / Qui ruisselle dans son berceau / Comme un nageur qu'on n'attend plus*) à une expression ultra-plate, insolite dans le contexte amoureux, *c'est extra*. Surtout une chanson qui accomplit ce miracle de représenter la lascivité d'un couple dansant sur un disque et d'être elle-même ce disque qui suscite ou rappelle le désir, le disque qui, dans le moment d'une jouissance murée à tout ce qui n'est pas elle, *ne veut plus rien dire*.

Au sortir de l'hôpital, du « long séjour » – horrible euphémisme – où ma mère demeurait désormais, c'est avec la chanson de Ferré, avec ses mots brûlants, avec le désir qu'elle portait et qui était le mien, que je luttais contre l'usure des corps, la dégradation de l'esprit, contre la vieillesse. Celle de ma mère et des autres femmes que je voyais là-bas. La mienne à venir. C'est avec les mots de Ferré que ma quarantaine triomphait du temps avec violence et retrouvait, tel qu'à dix-huit ans je l'avais découvert, l'émerveillement d'un autre corps. Et j'avais la sensation d'un épanchement inouï de moi-même dans la grande banlieue sans limites où je vivais depuis neuf ans, l'impression aussi que j'entrevoyais et tenais serrés les fils différents, successifs de mon existence. J'étais dans une ivresse de vie.

Je ne sais pas ce que signifie cette recherche réitérée – dont le caractère romanesque ne m'échappe évidemment pas – d'une « dernière chanson », laquelle varie selon mes âges, le temps qu'il fait, l'irruption d'un musicien dans le métro. Sinon peut-être le désir persistant de déterminer les moments les plus exaltants du passé, dire avec un peu de certitude où fut le bonheur.

Dans un documentaire de Raymond Depardon tourné à la fin des années soixante-dix dans l'asile de l'île San Clemente, à Venise, un homme est assis à une table, l'oreille collée à un transistor. Il écoute une chanson et il pleure. C'est une femme qui chante. De l'italien. Je n'ai pas besoin de comprendre les paroles. Toute la vie d'avant est résumée pour cet homme, ce « fou », dans une chanson. Tout ce qui est perdu. De ce film poignant, je n'ai retenu que cette scène.

N'y a-t-il pas dans les chansons, comme dans l'art, quelque chose de cet « *ardent sanglot / Qui roule d'âge en âge / Et vient mourir au bord de votre éternité* » évoqué par Baudelaire ?

Annie Ernaux

Cette chanson
Les copains d'la neuille s'ouvre sur *C'est extra* qu'Annie Ernaux a donné à *La NRF* dans sa livraison de juin 2012, *Variétés : Littérature et chanson*. Nous avions consacré l'éditorial de notre numéro 23 à ce *Variétés*.
C'est extra est reproduit avec l'aimable autorisation d'Annie Ernaux et des éditions Gallimard qui conservent l'entier copyright de ce texte. Il sera suivi, dans un prochain numéro, d'une autre contribution, issue de cette même *NRF*, à une autre chanson de Ferré, *Les Souvenirs*, de Philippe Forest.
C'est extra n'est pas une étude. Annie Ernaux écrit la force d'une chanson, la permanence de l'amour et de la vie à l'heure de la mort, à l'heure de la dernière chanson. La littérature sur la chanson.
Les contributions d'Annie Ernaux et de Philippe Forest inaugurent une nouvelle rubrique des *Copains d'la neuille*, **Cette chanson**, qui, selon le bon plaisir de nos contributeurs, ira avec d'autres écritures vers les chansons de Ferré, sans être étude de haut vol ou sensiblerie de bas étage. On n'y trouvera pas de lexique ronflant ou de « poils qui se dressent sur les bras ». Plutôt les traces que peut laisser un poète, comme des rêveries qui dessineront la géographie du pays de Ferré, ses reliefs, ses courants et ses affluents.

Dictionnaire Ferré

C'est un constat : depuis quelques années, dans les parutions Ferré, c'est Belleret partout : ça a commencé par *Léo Ferré Une vie d'artiste* (Actes Sud), biographie parue en 1996, s'est continué avec le livret du *Long box Léo Ferré La vie d'artiste Les années Chant du monde 1947-1953*, avec, en 2003, en collaboration avec Jean-Pierre Bouteillier, *Léo Ferré Poète insurgé* (Albin Michel), avec deux autres livrets pour les Intégrales Barclay, de 2002 et 2003, *Léo chante Ferré* et *Léo chante les poètes*, pour se poursuivre avec sa participation à *L'Indigné* et l'écriture du film de Jorge Amat, *Génération Ferré*. Et d'autres participations en presse écrite ou audiovisuelle. De cela, *Une vie d'artiste* reste le sommet. Même si, dix-sept ans après, elle nécessite une édition revue, augmentée et rééquilibrée.

Belleret a ajouté une ligne à sa passion avec un *Dictionnaire Ferré* (Fayard) en trois-cents pages et trois-cent vingt entrées : de « Franco » ou « Bonheur » exécutés en deux lignes à des insistances en plusieurs pages sur Popaul, Frot, Madeleine, Marie et l'Érotisme. Il donne dans son avant-propos, *Revisiter un monument*, le mode d'emploi de ses livres : sa biographie proposait « une grande randonnée », son dictionnaire « des chemins de traverse », comme « une petite encyclopédie aux allures de trousseau de "clefs" ». Un livre pour le randonneur, un autre pour le promeneur.

Léo Ferré

Léo Ferré est la réédition chez Archipoche de la biographie de Louis-Jean Calvet parue en 2003 chez Flammarion (CLN n° 4 et 5). Le livre est repris à l'identique si ce n'est la correction de quelques coquilles, la modification du cahier central qui perd quelques pages et quelque intérêt, l'ajout d'une préface de Bernard Lavilliers.

On sait la position de Calvet et son refus de la neutralité : « C'est parce que j'ai connu Léo que j'écris sur lui » dans un livre à double entrée « dans lequel je raconterai bien sûr une vie et une œuvre, mais dans lequel je dirai aussi mon Ferré à moi, nos rencontres, nos projets, nos fâcheries ». Une biographie sans témoins et sans entretiens, avec les souvenirs, avec l'œuvre. Cela charrie le pire et le meilleur : le pire dans ses incursions intimes, dans ses jugements, dans quelques approches « linguistiques » : avancer que Madeleine commence par « aime » et finit par « haine » n'est pas d'un apport bouleversant ; le meilleur quand Calvet prend parti sur l'œuvre, évite les litanies de nombre de biographes et d'amateurs obscurs sur l'après-Barclay, sur le « c'était mieux avant », quand il dépasse le carcan biographique.

Plus que la réédition de ce livre, on aurait préféré une autre rencontre Ferré-Calvet quand, avec Marc Legras, fut organisée une *Nuit Ferré* lors de la Saint-Sylvestre 1987, diffusée sur France Culture. Des heures et des heures furent enregistrées, six diffusées. On connaît la bande, on la trouve sur Internet. Un coffret Archives pourrait reprendre ces six heures et quelques bonus.

Léo Ferré La voix sans maître

Pour la réédition de *L'Enfant millénaire* (Éditions Hors Collection) paru en 2003, Jacques Vassal a apporté modifications et augmentations : le changement de titre du livre et des chapitres (ramenés de seize à quatorze), l'ajout de la préface de Guy Béart, de deux entretiens avec Léo Ferré, d'une douzaine de courts témoignages et d'une nouvelle iconographie. Il y a d'autres rencontres, avec Henri Hoffman, avec Marie Ferré dont les propos s'ajoutent précieusement à ceux donnés à Ludovic Perrin dans le *Hors-Série Le Monde*. *La Voix sans maître* est une édition revue et augmentée.

L'introduction de Jacques Vassal égare quelque peu : « Ce livre n'est pas tout à fait une biographie. Pas non plus une analyse plus ou moins savante de l'œuvre… Celui-ci se veut, peut-être d'un troisième type : livre de passion et de documentation à la fois, riche de témoignages, récents ou inédits, il est le résultat d'années, de jours et d'heures de réflexion, de relecture des textes, de réécoute des disques, d'imprégnation, de fréquentation de lieux symboliques et de personnes ayant une connaissance intime de Léo Ferré. J'ai voulu offrir ici l'histoire d'une vie (quand même, forcément), celle de la construction et du devenir d'une œuvre, et aussi celle d'une génération qui a grandi, changé, évolué en compagnie de cet artiste ». Il faut un pacte avec le lecteur mais faut-il autant le charger, additionner les évidences ? Tout est plus simple : *La Voix sans maître* est une biographie, ni une analyse, ni une rencontre du troisième type, qui compte dans la bibliographie Ferré.

Léo Ferré Ni Dieu, ni maître

Faut-il rendre compte de tout ce qui paraît ? Faut-il chaque fois une note de lecture, parfois réduite à une note et à un zéro pointé ? Longtemps annoncé avec Isabelle Marc en auteur – nous l'avions fautivement prénommée Sandra dans notre dernier éditorial –, *Ni Dieu, ni maître* a paru sous la signature de Sophie Girault, « journaliste et critique musicale. Passionnée par la chanson française, elle a déjà publié plusieurs biographies ». On ne rentrera pas dans les détails pour simplement déplorer la méthode de Girault. Calvet avançait avec ses souvenirs et l'œuvre, Vassal avec ses rencontres et l'œuvre, Girault avec « tous les grands noms qui ont écrit sur Léo Ferré ». La méthode a un nom, compilation. Une méthode sans nom ! On peut relever chez d'autres quelques erreurs, quelques inexactitudes dans des livres qui tiennent la route. Ici, le livre entier est une erreur. On ne relèvera rien. Si ce n'est la dernière phrase du livre où Sophie Girault conclut « en espérant que la place que j'ai prise le temps de quelques centaines de pages ne soit pas usurpée ». Elle l'est !

Le lion à crinière de neige

Alain Wodrascka – comme Belleret, Calvet et Vassal, récidiviste de 2003 – donne avec *Le Lion à crinière de neige* une biographie qui ne dit pas son nom, un peu plombée par un titre bien naïf et une photo de couverture très rougeaude ! Plombée aussi, en ouverture, par les repères biographiques où l'on peut jouer au jeu des sept erreurs.

« Le passeport pour le pays ferréique » se déroule en six chapitres déclinés, ainsi que les sous-parties, en titres de chansons. Avec ses conventions et ses obligations biographiques qui veillent à cibler tous les repères fondamentaux. Ainsi pour l'enfance, les remparts, Cloclo, les Frères, Beethoven, les bananes. Non, pas les bananes… Ce souci biographique est présent comme le souci de mettre les livres, les disques, les spectacles au centre du propos. Les six parties se lisent avec intérêt plus que la conclusion, *L'Éternité de l'instant*, qui se veut comme un *digest* Ferré où s'alignent les clichés sur le musicien, le poète, les périodes, où Ferré sombre dans les généralités et un pédagogisme un peu lassant.

On couche toujours avec des morts

Un bandeau rouge prévient : *On couche toujours avec des morts* est « une biographie de Léo Ferré », un peu mince, sans table des matières, sans index, avec des sources bibliographiques et radiophoniques comptées, parue chez Gallimard, en Hors-Série Littérature, non dans une des collections maison aux biographies consacrées.

Quelques arrêts en couverture, quelques pages parcourues lèvent un peu le voile. Comme cette annonce en quatrième de couverture : « Il était une fois un homme qui vivait avec des singes. Il était une fois Léo Ferré. Voici son histoire. Voici *une* de *ses* histoires ». En italiques redoublées pour souligner (la couverture en oublie une du texte original de la page douze). Une biographie, comme un conte.

Ludovic Perrin ne fait pas dans l'empilement biographique : point de regroupement annuel et périodique, point de ligne chronologique ou de souci exhaustif, ni de l'homme dans sa vie et de l'artiste dans son œuvre. Il propose *une* histoire en partant d'un centre, 1968, pour dire une renaissance et, comme le suggère le sous-titre, retracer *La remontée fleuve de l'enfant Ferré*.

L'auteur a rencontré nombre des habitués de l'exercice. Précisément il est allé au plus près des siens, des quatre siens, vers la famille de Lucienne, la famille de Marie. Vers quelques autres proches souvent ignorés : Ninette Grooteclaes, Arlette Leclercq, Nicole et Rolf Hess. Charles Szymkowicz, aussi. Les derniers remerciements en fin de livre précisent la tonalité de la proposition : « La cinéaste Aline Issermann, la pédopsychiatre Martine Nisse, le Père Stéphane Joulain, psychothérapeute spécialiste des questions de pédophilie dans le clergé, qui m'ont éclairé sur les aspects psychologiques du personnage ».

On n'a pas attendu Ludovic Perrin pour savoir l'importance de 1968 dans la trajectoire de Ferré. Mais il part d'un regard renouvelé, d'une écriture romancée (*Le Hors-Série Le Monde* évoque « une biographie littéraire ») scrutant Ferré écartelé entre *Demain* et *Monsieur mon passé*, chamboulant les épisodes, observant le désordre, pour refaire un chemin dans un jeu d'échos, de rapprochements et d'éloignements. Pour écrire une remontée fleuve, pour capter la source originelle. Et raconter l'histoire d'une réconciliation, difficile s'il en est, celle de Ferré avec lui-même.

Ludovic Perrin part d'une trilogie imposée, Pépée, Madeleine et Marie. Pépée est de tout le livre. En titre et en photo de couverture, en ouverture et en fermeture, en titre du premier chapitre. Pépée comme le révélateur de Ferré, son double, son *Rosebud* : « J'aimais te regarder, enfermée dans ta solitude. Je t'observais dans ta mélancolie. Ma muse, mon double, mon bébé, pendant huit ans je t'ai eue. Tu m'as dressé. Je t'ai aimée d'un amour considéré ». Perrin avait annoncé : « Un enfant aurait pu dire, ou bien Lui ». Il en va de même pour Madeleine « qui l'avait accouché, révélé, dompté, quand dans son costume de velours il s'escrimait à se voir artiste », Madeleine qui « lui a enseigné les gestes, les mouvements, un par chanson, la règle, tout en tension et retenue, le déplacement d'un artiste sur une scène », Madeleine, aussi, qui « l'avait épanoui comme artiste, mais castré comme être humain ». Et tout autant pour Marie qui « l'aidait à vivre à vivre, à tenir debout », Marie qui avait rouvert les champs du silence et de la liberté, Marie et un nouveau temps, essentiel. L'une vue comme la femme de sa vie, l'autre comme la femme de sa mort, selon la belle expression que donnait Claude Nougaro de sa dernière compagne.

On couche toujours avec des morts raconte Ferré franchissant, en 1968, d'autres frontières, quittant un pensionnat plus que Madeleine, Ferré se dirigeant vers un bercail de calme et de solitude, vers l'amour considéré, après des années de bruit et de fureur, de dépossession et de tricherie. S'en allant vers San Donatino, vers l'architecture mise au net de Guesclin et de Perdrigal.

On prend à la lecture de ce chemin Ferré grand plaisir, en épisodes connus mais récrits à la lumière de témoignages enfin livrés, comme le départ de Perdrigal, seul, le 22 mars 1968, raconté en kilomètres décomptés, la tempête sous un crâne. Plaisir qui masque quelques surprises et irritations, comme ces expressions de Ferré appropriées, ces clichés et facilités qui nuisent un peu à l'écriture, ces bons mots fréquemment doublonnés, ces erreurs qui ne sont pas de simples détails.

On couche toujours avec des morts met à mal l'acharnement biographique sur Ferré, ses bégaiements et ses normalisations, cet ennui qui transforme une vie en *pensum*, en exercice de secrétariat. Ludovic Perrin déjoue parfaitement les règles pour aller au plus profond des mystères de Ferré, cet homme qui dormait avec des songes, immergé dans son imaginaire. Un homme qui en 1968 a repris sa vie à son compte, a rectifié son œuvre et a décidé de ne pas coucher qu'avec des morts.

Poète… vos papiers !

Les livres de Ferré ne se bousculent pas en collection de poche. Il y a eu *Poète… vos papiers !* chez Folio, *La Mauvaise graine* en Livre de poche, *Testament phonographe* en 10-18. On salue, d'autant plus, la réédition – la sixième – de *Poète… vos papiers !* chez Points Poésie. L'édition est impeccable dans sa maquette, dans la photo de couverture de Michel Géniès, dans son noir et blanc et mauve. Dans son ensemble. Elle est enrichie d'un *Historique discographique* de Mathieu Ferré, suivi de la *Discographie* de la trentaine de poèmes que Ferré mit en chansons de 1955 à 1990. Cette parution, avant son insertion dans *Les Chants de la fureur*, permet d'entrer en Ferré par la grande porte de son premier recueil, l'occasion de revenir sur une poutre maîtresse de l'œuvre. Un trio de correcteurs s'est attaché à corriger les quelques fautes et coquilles qui entachaient le livre depuis sa parution. Correcteurs qui n'ont pas été consultés pour la couverture où l'on relève avec stupéfaction deux énormités enlevant tout son sens à la phrase d'Aragon. Ça donnera un *Papiers Ferré* dans un prochain numéro !

Le désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir

Après Brassens, *Les Chemins qui ne mènent pas à Rome* (2008), Jean-Paul Liégeois s'est encordé à Ferré, *Le Désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir* : les sous-titres des deux livres (Le cherche midi) donnent sa proposition. Pour Brassens, *Réflexions et maximes d'un libertaire*, pour Ferré,*Mots d'amour et autres provocations*, tous les deux en morceaux choisis et en fragments puisés, pour ces *Mots d'amour* dans le Ferré médiatique des revues et de la presse écrite, de la radio et de la télévision, avec des extraits de préfaces et autres textes de présentation et quelques passages de chansons. Tous mots dits par Ferré. En vingt-cinq entrées il va de « Amour » à « Vie », s'accordant deux « sorties » en conclusion, hors alphabet : « Adieu » et « Eternité ? ».

L'avant propos, *Léo Ferré mot à mot : amours, colères et singularité*, insiste sur la vie en allée dans la perma-

nence de l'œuvre, sur des mots de l'une à relier aux mots de l'autre : « **Les mots de tous les jours** de Léo Ferré – dans les pages qui suivent – ne sont pas différents de l'ensemble de son œuvre : ils sont aimants, rebelles et à nuls autres pareils. Parfois amusants, parfois féroces, souvent fulgurants. Ils sont un miroir tendu à qui voudra bien s'y découvrir ou s'y retrouver », des mots qui font que, et Jean-Paul Liégeois s'explique, « longtemps encore, nous aurons besoin de Léo Ferré ».
Sous une lumineuse et mélancolique photo de couverture de Pascal Lebrun – extraite d'un ensemble que nous présenterons dans une prochaine livraison –, *Le Désordre* est un livre à laisser à portée de lecture, un aide-mémoire, à lire sans rien recomposer, sans rien ordonner, dans le désordre et qui se termine sur : « À demain, la mer, dans tes bras ». Sur la mer qui ne ferme pas son livre.

Comment voulez-vous que j'oublie…

… ce qu'écrivait Léo Ferré dans son *Essai sur le mariage* adressé à Madeleine : « … votre fille / Celle-là, parlons-en, j'espère qu'elle ne vous donne que des satisfactions / Si elle avait au moins un sourire livresque, de temps en temps ». Elle l'a eu ce « sourire livresque », un rictus plutôt, chez Phébus. On y viendra, peut-être, dans un prochain numéro.

Poésie 2013

Depuis 1980, paraît dans la collection « Peintres et Poètes d'aujourd'hui » la revue *Poésie* déclinée en un numéro annuel et animée par Michel Van Hamme. Il y avait déjà eu en 2000 un premier numéro consacré à Ferré, un deuxième a paru cette année : une vingtaine de pages, Ferré en couverture, une encre de Van Hamme, une note biographique, trois poèmes, *Tu ne dis jamais rien*, *À celui de 14 à celui de 18*, *Les Anarchistes*, et, en conclusion, le mot de Colette Magny : « Dans la famille coup de poing, Ferré c'est le Père, Ribeiro la fille, Lavilliers le fils. Et moi la mère ». Un hommage discret, brut de sincérité, un numéro avec d'autres chanteurs, avec Bernard Joyet, avec un texte de Djalma, *Les Souvenirs du vieux chanteur*, qui dit la place de « la fine fleur de la chanson française » avec, en refrain, un évident « Sans oublier Leprest Allain ».

Plume

Plume, le magazine du patrimoine écrit, émanation de l'Institut des Lettres et Manuscrits situé 222, boulevard Saint-Germain à Paris, présente dans son numéro 65 (juillet-août-septembre 2013) une dizaine de pages consacrée à Ferré avec un article de Colette Brogniart, *Léo Ferré, poète de la chanson* où elle revient – on se rappelle *Vienne le temps*… – sur la méthode Ferré et sur les épousailles sans cesse recommencées des mots des poètes et des musiques de Ferré. Elle revient aussi sur les « instruments » de la création ferréenne, sur le rôle des longs textes matrices, sur le recours aux listes, sur la nature du génie de Ferré. Occasion, *Plume* oblige, de donner à voir et à déchiffrer six manuscrits de l'auteur des *Chants de la fureur*.

Les cahiers d'études Léo Ferré

Après le Caussimon-Ferré, *Les cahiers* retrouvent avec ce n° 11 un titre en chanson, un des 8000 de la chaîne ferréenne, sans doute son point culminant, *La Mémoire et la mer*, pour une somme de 180 pages. Ce numéro est aussi l'occasion de célébrer un lieu, le Toursky, et son metteur en sens, Richard Martin. Douze contributeurs – surtout, Bruno Blanckeman, Marc Chatelier, Claude Frigara, Christine Letellier, Claude Martinez, Stéphane Oron et Luc Vidal, Daniel Dalla Guarda, Sonia Sandoz, Michel Trihoreau se chargeant d'autres chroniques, Nicolas Désiré-Frisque et José Correa des illustrations – ont apporté leurs éclairages à cette « chanson surréelle », ont travaillé sur *Des mots… mais aussi : des notes !,* ont mis de pertinentes analyses sur « cette mer bergère » des passions mises en poésie et en musique. Analyses qui font comprendre combien *La Mémoire et la mer* exige un travail universitaire de grand fond, une thèse qui étudierait la généalogie et l'archéologie de cet océan.
On peut commencer la lecture de ce *Cahier* par la version longue (pages 96 à 102) de *La Mémoire et la mer* enrichie des renvois vers les sept chansons affluents qui n'ont laissé finalement qu'une soixantaine de vers sans « emploi », une version qu'il convient de lire avec, en rétroviseur, la version première –

après le Seghers, en extrait – oubliée de toutes les bibliographies, publiée dans le journal d'Aragon, le millième numéro des *Lettres Françaises* du 24 octobre 1963, sous le titre *Léo Ferré Extrait des « Chants de la fureur » Chant Premier Guesclin*. Et poursuivre dans le profond du numéro et ses courants mémoriels autant que maritimes et littéraires.

Hors-Série Le Monde Léo Ferré L'enragé

Après, entre autres, Nietzsche, Rousseau, Duras, Aragon, Vian, et avant Camus, la collection « Une vie, une œuvre » *Hors-Série Le Monde* livre *Léo Ferré L'Enragé*. Sans cérémonial, sans vénération, il le glisse dans le carcan ouvert de son habituel sommaire en neuf parties, le mettant au contact d'approches diversifiées, de points de vue multipliés. Les textes choisis comme le portfolio, l'entretien comme les débats ou les hommages font se percuter Mathieu Ferré et Annie Butor, Philippe Meyer et Michel Bouquet, s'allier les mots de Catherine Ribeiro et Patrick Ullmann, de Jean-Louis Foulquier et Pascal Boniface. Il n'y a rien à jeter dans ce numéro dû à Yann Plougastel, Robert Belleret, Daniel Psenny et Ludovic Perrin. Ce dernier proposant dans un entretien de six pages une des premières prises de parole journalistique de Marie Ferré. On passera, comme pour le coffret Barclay, sur un titre que les services publicitaires du *Monde* n'ont pas conservé, eux qui, à longueur d'été, ont présenté dans les colonnes du quotidien *Léo Ferré Le Révolté solitaire*.

Trahison d'un jeune journaliste

On a ouvert *Léo Ferré L'Enragé* avec une attention toute particulière sur la présence du « responsable éditorial du numéro », Yann Plougastel, et sur ses cinq textes ponctuant la revue.
On avait gardé en mémoire son article *C'est dur d'être un héros* dans *Libération* du 18 décembre 1976. Après un concert à la salle des fêtes de la mairie de Montreuil, le journaliste s'était livré à une exécution sommaire de Ferré. On lira cet article dans *Je parle pour dans dix siècles* d'Alain Wodrascka et Dominique Lacout (Didier Carpentier, 2003). Trente-sept ans après y aurait-il dans ce *Hors-Série Le Monde* un écho ou le silence sur cet éreintement ? Ce ne fut pas le silence.
Dans un paragraphe de son portrait *Le Révolté solitaire*, Yann Plougastel recense toutes les trahisons, les petites comme les grandes, auxquelles Ferré a dû faire face au long de sa carrière. Il termine l'énumération sur celle-ci : « Trahison d'un jeune journaliste qui l'apostrophe dans *Libération* d'un pas très malin : « Alors, Ferré, on s'ennuie ? ».
Une « trahison » ? Un remords relu et corrigé.

Jacky Liégeois – voir pages 15 et 16

Les Copains d'la Muse

L'indigné

Il y a eu sur *L'Indigné* unanimité pour le travail de Xavier Perrot, ses écoutes et ses trouvailles, une *Intégrale* bien supérieure aux deux précédentes. Le coffret aux allures de 33-tours participait à la réussite. Il y a eu, aussi, quelques insatisfactions sur des points techniques d'écoute, sur des titres mis de côté, sur l'absence des textes des chansons, un livret qui aurait rassemblé Ferré et les poètes, les inédits, *Ni dieu ni maître ni fric* ou *Le Roman des vedettes*.

Le mal est fait. Il n'annule pas la réussite de l'ensemble, l'écorne un peu, laissant à ceux et celles qui découvraient Ferré par ce coffret un poète sans paroles. (Depuis septembre, Barclay propose pour la première fois en coffret numérique l'intégrale des albums originaux de Ferré, vingt-et-un CD).

Best of

Une *Intégrale*, un *Best of* : ainsi va en duo le commerce discographique. En 2003, le *Best of*, déclinaison de *Léo chante Ferré*, n'était que la paresseuse reprise d'une compilation parue en 1990 sous le titre *Avec le temps*. Sans les textes, ce *Best of*, en trente-cinq titres se distingue par les choix de Xavier Perrot, Marie et Mathieu Ferré de faire figurer, au même titre, les chansons de Ferré et celles des poètes. Ce double CD s'enrichit d'un livret où sont présentés tous les albums 1960-1974 sous la superbe photo, inédite, de Patrick Ullmann mise en couverture de ce numéro.

Les interprètes de Léo Ferré

Un autre *satisfecit* à donner à Universal : le double CD Barclay 1948-1963 *Les Interprètes de Léo Ferré* qui présente quarante-huit interprétations, dont près de trente féminines. La majorité des interprètes chantent un titre, onze en chantent deux, Catherine Sauvage et Juliette Gréco en chantent trois. Le choix était large dans cette période où notre Monsieur Interprète – Denis Dupas – a recensé près de quatre-cent cinquante reprises de Ferré. D'autres *Interprètes de Léo Ferré* sont, naturellement, possibles !

Le plaisir est grand à l'écoute de ces titres qui chantent l'histoire de Ferré tout autant qu'une face de celle de la chanson française, en des temps où l'interprétation collait au plus près de l'original. Il y a des Ferré très connus, des Ferré qu'il n'a jamais chantés : *Paris-taxis*, *Bleu blanc rouge*, *La Jeune fille à la frange*, *Des filles il en pleut*, et ces trois merveilles que sont *Juke box Troubadour*, *La Lune* et *La Fille des bois* dont les paroles sont de Pierre Mac Orlan, non de Pierre Seghers comme il est écrit dans un article du dernier *Cahiers d'études*. Un *satisfecit* à donner à Universal et aux quatre concepteurs de l'ensemble : Xavier Perrot, Patrick Dalmasso, Joseph Moalic et Daniel Dalla Guarda.

Serge Utgé-Royo chante Léo Ferré D'amour et de révolte

Paru en 2011 (CLN n° 19) avec dix-sept chansons de Ferré, *D'amour et de révolte* a été réédité avec, « en guise de cerises », quatre titres supplémentaires : *Avec le temps*, instrumental, Léo Nissim au piano, *Noël*, *Elle tourne la terre* et *Thank you satan* pour chanter encore le printemps des poètes et la fraternité, pour clore un disque où, à notes et à mots croisés, s'entend un chant *D'amour et de révolte* de Rutebeuf à Aragon, de Bérimont à Caussimon et Ferré tel qu'en lui-même mis en musique par Serge Utgé-Royo et ses habituels et talentueux complices.

Philippe Guillard chante Léo Ferré

Et de trois ! Après un *Live* 2009, un *Live* 2010, Philippe Guillard a enregistré en studio un nouveau *Chante Léo Ferré*. Cinq titres étaient des précédents disques : *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *Les Anarchistes*, *Marizibill*, *Tu ne dis jamais rien*, *Les Étrangers*. Il leur a ajouté : *Vous savez qui je suis, maintenant ?*, *Tu penses à quoi ?*, *C'est extra*, *Jolie môme*, *Le Bateau espagnol*, *La « the nana »*, *Avec le temps*. Philippe Guillard met Ferré devant tous les publics (CLN n° 18 et 23) : des terrasses de café aux salles les plus intimistes, du client distrait au spectateur attentif. Cela donne un Ferré tout en contrastes, de la gueulante au murmure, du cri au chantonné, du théâtral au suggéré. Avec une constante, une marque de fabrique : le plus souvent, Guillard ouvre ses interprétations en caresses pour les continuer en coups de poing, en tendresse pour les poursuivre en véhémence. Cela se prête à certains titres, nettement moins à d'autres : *Les Étrangers*, *Tu penses à quoi ?* attendent sensibilité, retenue. Et ma préférence va à Guillard quand il retient les chevaux. Cela dit, son travail rencontre le plus souvent assentiment et adhésion. À l'heure des interprètes à pupitre et à prompteur, il est agréable de se laisser embarquer par un artiste qui a mis à sa mémoire plusieurs dizaines de chansons de Ferré. Sans rature et sans fausse note.

Michel Avalon chante Léo Ferré De toutes les couleurs

Y revenir encore. Pour l'immensité de la contrée, pour ses régions inexplorées, pour le plaisir de se glisser dans le texte et dans la mélodie. Continuer à chanter Ferré en 2013 comme en 2002, de *Pas vrai, Léo !* à *De toutes les couleurs*. Ainsi va le chemin de chansons de Michel Avalon entre compositions personnelles et virées vers les poètes avec arrêts fréquents chez Ferré. De son premier Ferré, Avalon a laissé ses racines : *L'Été s'en fout*, *L'Étrangère*, *Les Assis*, *La Mémoire et la mer*, quatre forts jalons, qu'il habille autrement, qu'il met en couleurs et en nuances, la contrebasse et le piano laissant place à l'accordéon de Claude Delrieu et à ses talents multi instrumentistes, la guitare en continuité. Huit autres chansons, *Vingt ans*, *Mister Giorgina*, *C'est extra*, *Java partout*, *Flamenco de Paris*, *Thank you Satan*, *T'es rock coco*, ont poussé pour ce nouvel opus d'où émergent les trois titres issus de la version longue de *La Mémoire et la mer* : la chanson-titre, *La Marge* et *Des mots*. Un choix d'exigence hors des chanters battus, des interprétations plus intimistes, plus retenues que celles, par exemple, de Guillard qui laissent plus de place au spectateur, plus d'espace à sa réception de Ferré.

LetZeLéo joue et chante Léo Ferré

Il y avait eu un essai *live* (CLN n° 23), sept titres pour annoncer leur arrivée. Cette année, promesses tenues, *LetZeLéo joue et chante Léo Ferré* en quinze titres, douze et trois introductions. Les professeurs sont passés de l'autre côté du tableau, en élèves très doués. Une évidence s'impose à l'écoute de ce CD : LetZeLéo prend son pied ! Et le fait partager. Ça se voit, ça s'entend ! Et se remarque, tant le risque est grand pour l'interprète de s'enfermer devant son miroir et son plaisir solitaire. La réussite tient d'abord à un choix qui mêle des incontournables Aragon-Caussimon, des titres chansonniers, des textes au long cours, des titres souvent cachés. Tous les calibres sont de la partie et ouvrent grand l'entendement avec Ferré. Il y a, ensuite, un habillage délibérément jazz, l'évidence d'un mariage, très percussif, tout en claviers et cordes, rehaussé d'accordéon. Sans clinquant, sans effets, LetZeLéo joue sa musique, amenant Ferré vers ses territoires, chez lui. Il y a, enfin, un superbe travail sur les voix, distribuées en quatre masculines et une féminine. Chacune prenant un ou deux titres, Nadine Ledru sur sept titres, impeccables. Une réussite tout en dynamisme et en intimité, sans appropriation forcenée, ni vénération. Chacun est à sa place, Léo Ferré comme LetZeLéo. Avec en couverture du CD, sur fond noir, une fumée comme « une cigarette qui prie », une invitation vers les nuages.

Barrat Y'en a marre !

Des *Chants de la fureur* qu'il joua dans le Off d'Avignon en 1998 à *Y'en a marre !* – parce que *Vingt ans* déjà – Barrat (Didier Laval) n'a cessé de mettre ses pas de comédien, metteur en scène et chanteur dans les traces de Ferré. *Les Noces de Londres* (2006, CLN n° 10) et *Toi ma solitude* (2008, CLN n° 14) le montrent : Barrat va à Ferré comme il va vers l'évidence, sans la surcharge des explications. Son *single* présente deux titres de sa composition, *Liberté* et *Y'en a marre !*, titres où il va avec ses mots et sa musique dans les fatigues et les colères de Ferré. Pour contacter Barrat : didierlaval@orange.fr

Peter Hawkins Love and anarchy The songs of Léo Ferré

Ce double CD et ses vingt-cinq chansons requièrent un arrêt prolongé, une écoute particulière. Rares, en effet, ont été les interprétations de Ferré en anglais, quelques titres isolés, quelques reprises anecdotiques. La lecture du livre-disque montre que Peter Hawkins n'est pas de la dernière pluie. En 1971, il traduisait *La Mémoire et la mer*, en 1975, *L'Âge d'or*, *Petite*, *Si tu t'en vas*, *Avec le temps*. En préférant au mot traduction une *english adaptation*. Ce qui évite de sombrer dans la discussion sans fin du *traduttore tradittore*. L'exercice quel qu'il soit doit être validé : il faut, encore et toujours, emmener la poésie hors de ses frontières, lui donner une autre terre natale. Au-delà de la synonymie et du mot à mot il convient de retrouver une tonalité, un esprit, un souffle, en créant ce que demande Henri Meschonnic à *La Poétique du traduire* qui doit restituer « non ce que les mots disent mais ce qu'ils font ». Un seul exemple, un seul vers illustrera le propos, celui, cousu d'enfance ferréenne, extrait de *Tu ne dis jamais rien* : « Je vois des tramways bleus sur des rails d'enfants tristes » que Peter Hawkins traduit et adapte : « *I see tramcars of blue run on rails of distress* ». On est, bien évidemment, dans un ailleurs sonore et musical mais, peut-être, au-delà de la déperdition, dans l'enfance

de Ferré, dans sa poésie, dans une question à colloques et à conférences. Les propositions de Peter Hawkins s'entendent avec un vrai plaisir posant, par la même, d'autres questions : seront-elles le passeport vers l'Angleterre qui a toujours manqué à Ferré ? Seront-elles diffusées et entendues au-delà d'un étroit microcosme intellectuel ?

Nicolas Joseph chante Léo Ferré Tous ces trucs imprudents

Cette année n'a pas vu les opportunistes hommages des autoproclamés « enfants spirituels de Ferré ». Ça repose et ça libère la place pour d'autres artistes, moins connus, plus sincères. On écoute ainsi des « trucs imprudents », des trucs qui ont du style, comme ces belles imprudences de Nicolas Joseph. En treize titres – un quatorzième se découvre en face cachée, en fin de CD – il donne un disque qui respire la fraternité et les copains, le partage. On y retrouve, dans une couleur musicale façon Têtes raides, Ferré, la mélancolie des autres phares de Nicolas Joseph, les Baudelaire, Rimbaud, Aragon ou Giauque. Un chanteur qui est allé à la bonne école, celle de la poésie et de la musique, celle où on n'apprend pas mais où on chante. Sans complexes, sans façons, Nicolas Joseph s'empare de Ferré, le suit d'instinct, sort parfois des lignes mélodiques, s'aventurent sur des déviations imprévues et des enchantements nouveaux. Comme sur *Petite* où, langoureusement, se joignent la voix d'Yvan Krivokapic et la scie musicale de Bruno Jamet. Avec eux, avec quelques autres, avec Chadi Chouman, Jean-Laurent Cayzac et Yannick Jamin, *Tous ces trucs imprudents* font une fête à Ferré.

La vie d'artiste présente Ferré ce rap

Éjectons d'entrée les âneries à double épaisseur : « Ferré aurait adoré » et son envers : « Ferré doit se retourner dans sa tombe ». Éjectons la béatitude et l'intolérance. C'est hors-sujet, c'est sans objet. La poésie et la musique de Ferré se prêtent à tous et à tous les genres. C'est une question de talent. Libre à chacun d'entrer dans *Ferré ce rap* ou de passer son chemin. Pour notre part, nous avons poussé la porte. *Ferré ce rap* est le premier disque du groupe Hip Hop La vie d'artiste composé de Trublion (rap), Supafuh (platine et samplers), Pierre Grenet (batterie), David Hazak (basse) qui souhaitent faire « découvrir une incarnation animale des morceaux, soulignant l'engagement et la rage toujours actuels de Ferré ». Lexique à partager… On l'a souvent affirmé : Ferré a inventé une sorte de pré-rap, d'avant-slam pour prendre au sérieux le projet de La vie d'artiste embarquant ses mots et ses mélodies vers un lointain, peut-être, à côté de chez nous. Un lointain qui le sort d'un cercle restreint, d'un « entre nous » à la longue très étouffant, pour le mettre entre d'autres oreilles, avec d'autres passions. Le Ferré de l'invective et de la profération, du refus et de la révolte, du non à perpétuité. *Ferré ce rap* le montre dans ce gros temps qu'il affectionne, dans des reprises que personne ne reprend, *La Grève*, *Les Romantiques*, *La Violence et l'ennui*, *Psaume 151*, dans des titres plus chanson que rap comme *La Mémoire et la mer* chantée par Valerian Renaut. Un disque à ne pas chausser par l' « aventurier de la pantoufle ».

Encore du Léo Ferré

• La réédition du premier 25-cm, à l'identique, ***Chansons de Léo Ferré interprétées par Léo Ferré*** (Le Chant du monde, 1953). Sur un autocollant, cette mention : « Léo Ferré Célébration 1953 Édition originale de son premier vinyle Édition limitée ». La réédition a été faite, également, en digipack.
• La réédition (EPM, 1996) en un double CD du coffret ***Léo Ferré chante les poètes***.
• La réédition aux Éditions Éponymes du 33-tours (Odéon, 1956) ***Poètes… vos papiers !*** Extrait des poèmes de Léo Ferré édités par la Table Ronde, dits par Madeleine Ferré (14 titres) et chantés pour deux titres par Léo Ferré. Chaque poème est annoncé par Léo Ferré. Las ! sous une affreuse pochette au rabais.
• La compilation ***Les 50 plus belles chansons*** Léo Ferré en trois CD (Barclay), troisième déclinaison de *L'Indigné*.

Jacky Liégeois

Au début de l'été – du 25 juin au 5 juillet – Jacky Liégeois (CLN n° 8) a rendu un hommage plastique à Léo Ferré à la librairie L'arbre aux papiers au Mans (72) lors d'une exposition intitulée *Vingt ans*. L'affiche, en recto verso, dit en mots et en dessin le projet :

LÉO FERRÉ / VINGT ANS

CONTACT JACKY LIÉGEOIS 06 70 31 24 97

Jacky Liégeois

Du mardi 25 juin au vendredi 5 juillet 2013 de 14 heures à 18 heures

« L'ARBRE AUX PAPIERS » 47 RUE DU MAINE ROUTE D'ANGERS – COLLÈGE LE MAROC 72100 LE MANS

Les Copains de la neuille

Et qu'ont-ils à rentrer chaque année les artistes… et à chanter Ferré ? En année anniversaire pour certains, pour d'autres par tous les temps. 2013 a débordé de concerts et spectacles divers. En voici quelques échos, parfois en simple citation, par le détestable manque d'ubiquité de notre envoyé spécial, d'autres fois en arrêts prolongés.

La solution de continuité

Beaucoup de chanteurs ont continué le chemin emprunté de longue date : Monique Brun, *Léo 38* ; Michel Avalon, *De toutes les couleurs* ; Marcel Kanche et i. overdrive trio, *Et vint un mec d'outre saison* ; Annick Cisaruk, *L'Âge d'or* ; Serge Utgé-Royo, *D'amour et de révolte* ; Michel Hermon, *Compagnons d'enfer* ; Christiane Courvoisier, *Ludwig* ; Sandra Aliberti, *Des voyageurs dans ta voix… Ferré* ; Natasha, *Lumière noire* ; Alain Meilland, *Léo de Hurletout* ; Yves Rousseau, *Poète, vos papiers !* ; Éric Pérez, *Graine* d'ananar ; From et Ziel ; Alain Aurenche ; Jacky Le Poittevin ; Philippe Guillard et Nicolas Joseph étaient dans le Off à Avignon ; La vie d'artiste a mis *Ferré ce rap* sur les platines ; LetZeLéo a joué Léo au New Morning à Paris ; Gilles Servat, Benjamin Legrand ont été, ici et là, de la partie.

La fidélité était de règle, aussi, dans des Journée, Festival et Rencontre : San Benedetto del Tronto, Peille, Vierzon, Gourdon, Aulnoye-Aymeries où des équipes passionnées entretiennent la flamme et remettent infatigablement Ferré sur l'ouvrage. Une flamme qui s'est éteinte à Vierzon après le décès, en octobre, de son maître d'âme, Pierre-Philippe Béranger. Un émouvant article de Rémy Beurion (*Le Berry* du 11 octobre 2013) rendait à l'évidence : *Nous n'irons plus chez Ber…*

Il y eut encore les interventions d'Éric Lareine proposant à Marciac un Ferré décliné dans la troisième dimension, chanson, jazz et classique, les Têtes de bois revenant faire un tour Ferré dans la ville de Rimbaud, le comédien Jean-Paul Farré jouant sur les mots et sur les chanteurs avec *Ferré Ferrat Farré* au Vingtième Théâtre à Paris, Jean-Baptiste Mersiol et Sarah Eddy refaisant, après 2010, une lecture de leur *Léo* à Strasbourg, Monique Tréhard à Poisy, Joan Pau Verdier à Stains, Henri Dubos à Ronchin, Adel à Paris, Tristan Léa à Dôle. Et une nouvelle édition de *Grazie mille, Léo !* à Toulouse.

Les Festivals « Chanson française » n'ont pas manqué les *Vingt ans* et mis une soirée Ferré à l'ordre de la nuit. Chanson de paroles de Barjac a chanté *Amour Anarchie : d'Utgé-Royo à Ferré* avec Serge Utgé-Royo, Annick Cisaruk, Véronique Pestel, Léo Nissim, Emmanuel Depoix et Abel Divol. Avec une exposition conçue par Alain Fournier et Christian Martinon que l'on a retrouvée à Gourdon. Les Francofolies de La Rochelle ont eu la belle idée d'inviter Manu Lann Huel qui, en 2003, avait donné un remarquable *Manu Lann Huel chante Ferré* passé sous un impeccable silence par les programmateurs et festivals de tous bords, douze titres qui convoquaient Ferré et presque tous « ses » poètes : Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Aragon, Caussimon. Ferré le chantait dans *Les Artistes* : « Il y a vingt mille ans qu'ils crient dans le désert ». Lui, en Bretagne !

Monaco et Uzeste

C'est extra est devenu cet été une réalité monégasque. Sous ce titre, plusieurs manifestations se sont tenues sur le rocher : il y a eu le changement de nom de la Salle du Canton devenue Espace Léo Ferré, une exposition de photos d'André Villers, un concert où les élèves de l'Académie Rainier III ont joué Ferré, les tours de chant de Michel Avalon, Charly Vaudono, Catherine Lara, la retransmission sur écran géant d'un Concert du Théâtre des Champs-Élysées (1984) et, en point d'orgue, près de soixante ans après la « première fois » de 1954, le samedi 14 septembre, salle Garnier, un hommage de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, sous la direction de Gianluigi Gelmetti, avec *La Chanson du mal-aimé* et *La Symphonie interrompue*. Nous y reviendrons lors de la parution du CD. Autre cerise estivale, lors d'Uzeste musical, que résume Alain Raynal dans un article de *Libération* (26 août) : « Le 18 août au soir, alors que la nuit tarde à se répandre sur l'immense pelouse du château de Roquetaillade, deux mille cinq-cents personnes se posent sur le pré pour un *Artifice Opéra Liberté* en hommage à Léo Ferré. La lune, pleine et lumineuse, tient aussi à célébrer son troubadour. Les feux d'Auzier, père et fille, les musiques en liberté, les chants puissants, lyriques et sensibles de Benat Achiary, de Lucie Fouquet, de Bernard Lubat, accompagnent les mots du poète ». Au plus près du sens, un double feu d'artifice Ferré, son et lumière.

Premier Mai Jour Ferré

2013 a connu son supplément bissextile, sa journée en plus, avec le *Premier Mai Jour Ferré* commencé le 30 avril, sous la baguette de Cristine Hudin et Serge Utgé-Royo, à fond dans *L'Espoir têtu*. Deux soirées avec une vingtaine d'artistes, chanteurs et musiciens, qui proposent deux ou trois Ferré et une ou deux de leur répertoire. La formule est connue, avec ses mariages d'amour et de raison, ses liaisons dangereuses, le plaisir en continu, en scène et en salle, le public venu pour Ferré autant que pour ses interprètes. Parfois, la formule déraille élégamment : Pierre Margot hésitant à mettre ses chansons avec celles de Ferré, chantant avec Nathalie Miravette *Le Pullover* d'Allain Leprest, Jacques Bertin prenant à Jean Vasca *Amis, soyez toujours !,* poètes embarqués dans ce Jour Ferré, avec d'autres, Bérimont, Aragon... Chacun dépose sa voix sur « la voix en allée », sur les classiques de préférence, comme des figures imposées, Jacques Bertin excellant dans ce registre avec *L'Étang chimérique*, *Noël*, *Le Bateau espagnol* et *L'Âge d'or*, d'autres en figures plus libres et plus risquées, Christiane Courvoisier avec *Ludwig, FLB* et *Requiem* qui emmènent vers des contrées secrètes, d'autres encore posent leurs touches sur les mélodies de Ferré, Léo Nissim et *Avec le temps*, Christophe Brillaud et *Opus X*, un autre, Jérémie Bossone désaccorde sa guitare pour mettre la richesse harmonique de Ferré ailleurs avec *C'est extra*, *La Vie d'artiste* et *Richard* ou Fraziak toujours dans ses *Vingt ans* qui chante et « se bat » de toute son humanité et de son talent. Et encore Natasha Bezriche flamboyante dans *Pacific blues*, *À une chanteuse morte*, *Tu n'en reviendras pas*, *Les Tziganes*, *Ni dieu ni maître*. Tout le monde en a pour son Ferré, *Les Anarchistes* comme *Les Poètes*, chantés par Serge Utgé-Royo « en laissant retomber le rideau » de son *Affiche rouge*.

Les enfants de Léo

Le festival Alors… chante ! de Montauban a ouvert un autre Jour Ferré en rappel de deux soirées de 1992, le 7 mai où Ferré chanta les poètes, le 9 mai et un *Chapeau Monsieur Léo*, plein d'invité(e)s. *Les Enfants de Léo* (il faut bien titrer !) s'est enroulé d'une ouverture et d'un final en trois dimensions : pour l'ouverture, la musique seule d'*Avec le temps* joué par l'orchestre du conservatoire de Montauban avec ses soixante-huit musiciens, ses professeurs, ses élèves, dirigés par Jean-Marc Andrieu, avec Bernard Laborde au piano et aux orchestrations, puis les mots de Ferré, ceux de *Préface*, dits par Bruno Ruiz, enfin, les mots sur Ferré, la chanson de Catherine Boulanger *Pour Léo* et son aveu : « Léo j'aurais aimé être une chanson de toi… » chantés, déjà, le 7 mai 1992, en première partie. Le final se referma sur la musique recommencée d'*Avec le temps*, sur *Tu chanteras* dit par Alexis HK (on sait pourquoi) et, sur écran, les mots que lançait Ferré quand, vers la fin, il prenait congé : « Je vais m'en aller, je suis votre frangin, vraiment. Alors, laissez-moi partir dans le silence. N'applaudissez pas », avec l'ultime musique de ses pas vers ses coulisses… Tous les artistes de cette soirée étaient des *Enfants de Léo*, reconnus ou non, peut-être adultérins, Camilla Jordana et Melissmell, Bruno Ruiz, Yves Jamait, Alexis HK, Nilda Fernandez, Cali et Les Grandes Bouches, chantant à Montauban chez eux, chez Ferré, légitimes, le talent et l'émotion pour tout bagage.

Le chant du hibou

François Légée le disait après *La Chanson du Mal-Aimé* (Nancy, 22 novembre 2008, CLN n° 16) : « J'ai envie de m'occuper de ce Ferré musicien, plus particulièrement de tout ce qu'il a fait de 1972 jusqu'à la fin. Pour moi Ferré est un mélodiste génial qui a su trouver l'alchimie redoutablement efficace entre une ligne mélodique, l'harmonie qui va avec et une orchestration adéquate ». L'envie de se mettre dans les pas de Ferré quand il retrouve Ferré. Parole tenue après *Requiem* joué lors de *La Nuit des Requiem* (Nancy, 28 mars 2009), avec *Le Chant du hibou* donné, toujours à Nancy, le 1er juin 2013. Quelle affiche ! Ferré avec Saint-Saëns, Brahms et Glass, *Le Chant du hibou* avec le *Concerto pour violoncelle et orchestre*, *Schicksalslied Op. 54 pour chœur et orchestre*, *Company Quatuor à cordes n° 2*. Aucune revanche à évoquer, aucun bec à clouer mais l'évidence de ces rencontres, la beauté de ces rapprochements, que François Légée précise : « Je voulais montrer à travers des époques différentes, à travers des œuvres totalement différentes comment la mélodie peut être travaillée par certains compositeurs. Après l'ouverture du concert où l'on entend un atelier d'enfants, un simple paysage sonore, sans mélodie, on passe à la musique de Philip Glass où la mélodie est embryonnaire et se construit par ajouts, à celle de Ferré où elle se forme, se trame, existe seule par rapport à l'orchestre qui ajoute des couleurs et une atmosphère, à la mélodie romantique de

Saint-Saëns qui joue un rôle primordial, pour arriver avec Brahms à un contrepoint de mélodies ». Ce concert qui va à l'envers de la chronologie se voulait « conçu à la manière d'un tableau impressionniste où la couleur serait représentée par le sens de la mélodie des compositeurs : de Glass et ses motifs répétés à Ferré où les sons poétisent en passant par Saint-Saëns et Brahms » et par des propositions aux « troublantes coïncidences ». Jusqu'à ce concert, *Le Chant du hibou* s'éteignait, exilé en dernière face de *L'Opéra du pauvre*, banni de sa réédition en CD en 1989, enfermé dans la cire et dans sa partition, jamais joué. François Légée l'a sorti de l'exil, remplaçant l'orchestre symphonique de Milan par Gradus Ad Musicam et Giuseppe Magnani par Mathilde Greco-Légée, remettant dans le vivant cette pièce, *Cadence, aria, passacaille et variations pour violon et orchestre* fondée sur la variation d'un thème, comme l'était dans un autre registre *Métamec*… On entend dans *Le Chant du hibou* cette façon de Ferré de laisser aller sa musique à une certaine improvisation, à une errance mesurée, sans chercher les développements ou une forme stricte, travaillant la partition du violon comme l'écriture d'un poème. Ses mots mis dans les cordes élevés au-dessus de l'orchestre, disant la mélancolie de l'éphémère, le chant de la nuit et du hibou.

Grande Nuit Léo Ferré

La *Grande Nuit Léo Ferré* du 14 juillet a commencé dans le jour finissant aux abords du Toursky : la poésie était à l'affiche, elle faisait littéralement le mur, elle avait pris la rue, la Léo Ferré Strasse. On a même vu des tilleuls verts sur la Promenade.

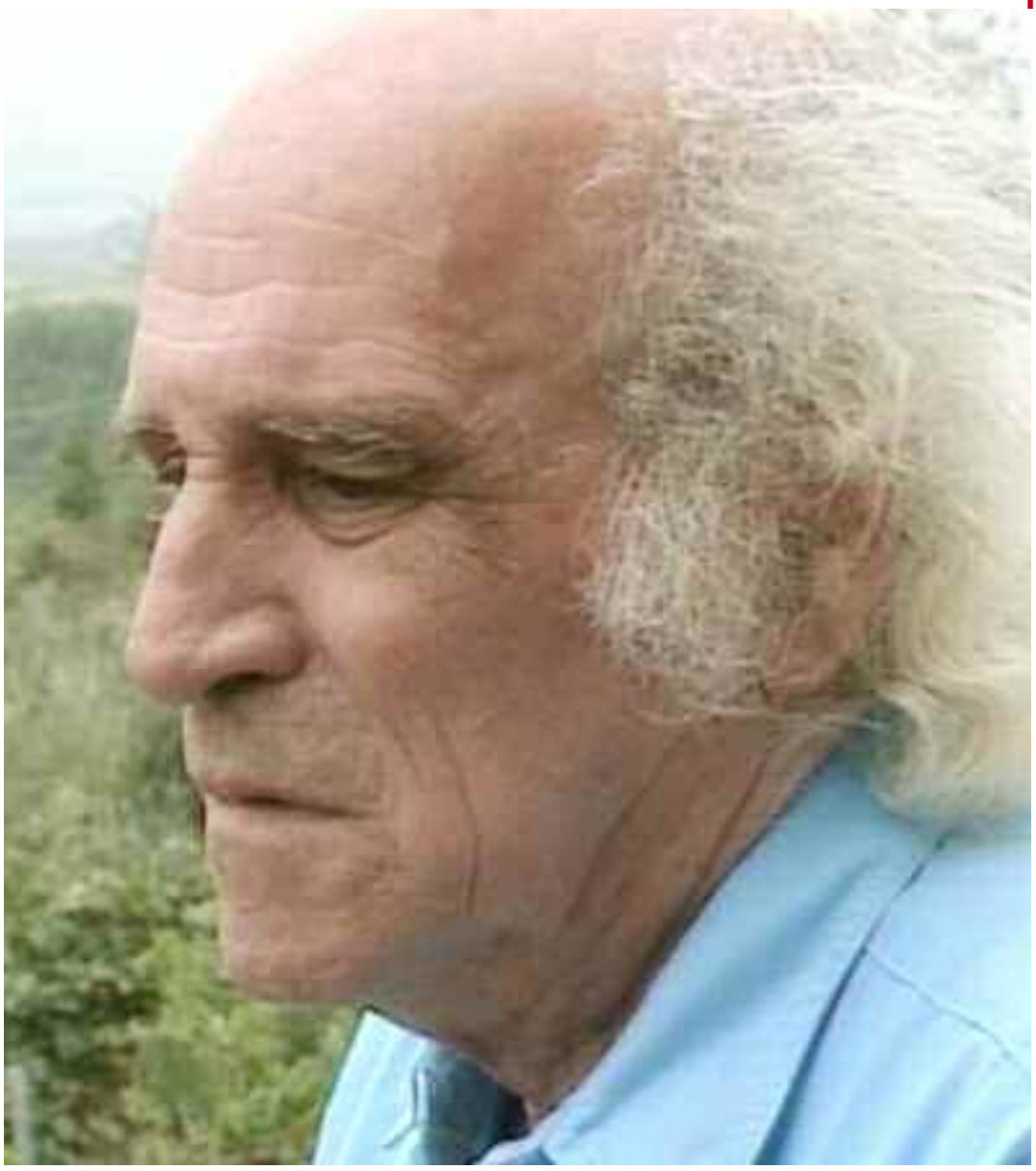
Devant le Toursky, devant le nouvel Espace Léo Ferré, se sont succédés Féloche, Alcaz et Leda Atomica, Rimbaud, Bérimont et Caussimon appelés à la rescousse, Féloche luxueusement accompagné par les guitares, mandoles, mandolines et contrebasse de l'ensemble MG21 dirigé par Philippe Nahon, Alcaz à qui on pouvait demander *La Lune* et les étoiles, chez eux à Marseille *Comme à Ostende*, Leda Atomica dans un guinche polyphonique, endiablé et jubilant. Elle a continué dans une salle à craquer comme la soirée emblématique de 2013. Emblématique par les liens anciens serrés par Ferré avec cette salle, par l'amitié scellée avec Richard Martin et une suite de concerts annuels comme autant de *direttissime* vers les sommets : *La Méthode*, *L'Opéra des rats*, *Allo ? Le temps ?*, *Ludwig ! T'es sourdingue, ma parole*, *La Poésie crie au secours*, d'autres inoubliées, des rendez-vous jamais manqués. Emblématique dans la représentation de Ferré par des artistes de tous bords, des chanteurs et des comédiens, des musiciens et un peintre, un danseur et une danseuse, Ferré mis en lyrique, en italien et en arabe, Ferré chanté, déclamé, Ferré paroles et musiques, Ferré en pas de deux, avec le silence qui suit, encore de Ferré… Quand Martin s'approche de Ferré, c'est toujours en face à face, et, photo à l'appui, frontalement. On a vu, on a entendu ce choc frontal, cette caresse, cette accolade entre Ferré et ses visiteurs du soir, ce long métrage de presque deux-cents minutes étiré en vingt plans séquences, pour combler les vingt ans de l'absence, pour illuminer les vingt ans d'une rayonnante présence. Ce 14 juillet 2013, à Marseille, nous avons eu tout, sans attendre « demain matin » ou « 10. 000 ans » ! On avait commencé par le *Marseille* de Francis Livon, on a terminé, comme à Montauban, sur les pas de Ferré prenant la tangente, avec des voix de pleine passion, celles de Caroline Casadesus, Angélique Ionatos, Sapho, Christiane Courvoisier, celles de Michel Hermon, Luca Lombardo, Yerso, avec une palanquée de comédiens, Martin bien sûr, Michel Bouquet, Philippe Caubère, Rufus, Michael Lonsdale, Pierre Arditi venu en vidéo, avec les couleurs de José Correa sur *Il n'y a plus rien*, avec Marie-Claude Pietragalla et Julien Derouault, avec l'ensemble MG21 et Philippe Nahon, Didier Lockwood, d'autres musiciens, Fatos Querimi, Roberto Negro, Michel Bourdoncle, Christophe Brillaud et l'équipe entière du Toursky présente dans tous les interstices de la soirée et un public infatigable d'écoute et de partage. De cette *Grande Nuit* on a tout pris, sans pinailler sur tel ou tel point, sans chicaner sur telle ou telle interprétation. À cheval donné, on ne regarde pas les dents… On a dégusté la proposition, on l'a pensée, on l'a mesurée. Ce que n'a pas fait le plumitif de *Libération*, François-Xavier Gomez, appelé à rendre compte de la soirée, dans l'édition du 17 juillet : sous le titre *À Marseille, il court, il court, le Ferré*, il a balancé un chapelet d'erreurs et d'inepties parlant d'un « lieu pas vraiment beau », situé « impasse » Léo Ferré, où ont été proposées « des diatribes au vomi lyrique », dans une « célébration » avec « un petit parfum d'encens et de chapelle » et a trouvé dans la prestation de Féloche le meilleur de cette *Grande Nuit Ferré* ! Il y avait dans son article d'autres épines au milieu de fleurs artificielles. Un article, un vomi journalistique, à déposer à la déchetterie du coin.

Attention les feuilles !

Le Festival Attention les feuilles ! – organisé par le Rabelais de Meythet (74) et son directeur Laurent Boissery – a déroulé sa treizième édition automnale dans une trentaine de lieux du bassin annécien avec de nombreux signes adressés à l'œuvre de Ferré : un de ses titres inclus dans le tour de chant des artistes invités, une rencontre littéraire avec Robert Belleret et son *Dictionnaire Ferré*, une exposition de photos de Serge Féchet, *Léo 38* de Monique Brun et un concert avec Sarah Michel et Monique Tréhard. À l'image du titre de son dernier CD, cette dernière a, en quinze chansons, fait appel aux poètes à qui Ferré avait accordé « l'asile poétique » : Rutebeuf, Aragon, Caussimon. En piano voix, en solo ou en duo, le concert a rechargé « des réserves de printemps », pris le bonheur sans retard. « Et pour le reste on imagine ». Un CD devrait poursuivre, en 2014, le tête-à-tête Ferré entre les deux chanteuses.

Forum Léo Ferré

En juin 2013, l'association Thank you Ferré a laissé le Forum Léo Ferré (11, rue Barbès, 94200 Ivry-sur-Seine) à une autre, La chanson pour tout bagage, et ses onze bénévoles. Occasion de dire l'admirable travail de Thank you Ferré, de ses animateurs qui, de 2001 à 2013 ont tenu la flamme allumée sur la chanson. Occasion d'encourager les amateurs du « genre mineur » à poursuivre le compagnonnage. La programmation de septembre à décembre donnait l'empreinte à venir : Solleville, Joyet, JeHan, Dautin, Bertin, Buhler, Sarclo, Aurenche,… Avec, chaque mois, une soirée dédiée à Ferré : Monique Brun, From et Ziel et Philippe Guillard, Christiane Courvoisier, Emmanuel Depoix.
À suivre sur : http://www.forumleoferre.org/



La Mémoire des étoiles – Frantz Vaillant

Quelques télévisions…

Léo Ferré, La mémoire des étoiles

Comment voulez-vous que j'oublie… aurait pu être le titre de ce film écrit, tourné et réalisé par Frantz Vaillant poursuivant, après *Les Témoins de sa vie* (2002), sa « dette d'amour », ses remerciements en images. Mais il était déjà pris, abîmé par certains jets venimeux. Cette *Mémoire* est partie du compagnonnage que Vaillant poursuit au-delà des étoiles et de la fraternité entretenue par-delà les années avec Ferré. Le film s'arrime dans l'essentiel, sans inutilités, sans les célébrités et leur « j'ai bien connu Léo », au plus près de l'homme, en amitié complice – le film a été produit par D3 de Beyrines et La mémoire et la mer avec la participation de TV5Monde, chaîne sur laquelle il a été, plusieurs fois, diffusé. Il part de la place de Léo Ferré et de la place Léo Ferré. Le générique donne quelques images de l'inauguration de cette place à Paris pour les faire suivre, caméra embarquée, par la traversée de Castellina, l'arrivée à San Donatino, sur la véritable place Léo Ferré. Le film ne le montre pas, mais un mur, près de l'imprimerie, rassemble quelques plaques de rue et place Ferré à travers la France, corrigeant ces localisations, attestant le lieu unique. Le film enlace les images avec un entretien réalisé en 1990 par Georges Bégou, un fil tenu par Robert Belleret, principalement, Maurice Frot et Mathieu Ferré, des chansons et des extraits de concerts. Un véritable Ferré par lui-même orné des précieux noir et blanc de ses trois compagnons argentiques, André Villers, Hubert Grooteclaes, Patrick Ullmann. Le film déroule sa chronologie dans un impeccable montage, soulignant la profonde humanité de Ferré avec les siens et sa terre, avec les poètes et les animaux, ceux-là dont il disait dans *Le Roman des vedettes* être un « cinglé ». *La Mémoire des étoiles* n'est pas un film de plus, mais une attention supplémentaire, la correction de certaines légendes, de certains cris d'oiseaux du malheur… Tous les plans l'attestent, ceux sur le « désordre » laissé par Ferré, ses cassettes, ses écouteurs, ses celtiques, tous ses outils délaissés, la mort au travail, le dernier, où il pointe vers nous un regard et un doigt, comminatoires et affectueux : « Le bonheur, ça se pique, c'est un *hold up* permanent, n'oubliez jamais ça ». Comment voulez-vous qu'on oublie ?

Génération Ferré

Génération Ferré – produit par Arte France, Kuiv et Michel Rotman, l'INA, écrit par Robert Belleret et réalisé par Jorge Amat – déroule en six chapitres, *Les Temps difficiles*, *L'Âge d'or*, *Poète… vos papiers !, La Révolution*, *C'est extra*, *Et Basta !*, la vie d'artiste de Léo Ferré en partant, non de 1916, mais, trente ans plus tard, de son arrivée à Paris. La voix de Féodor Atkine raconte cette vie, en laissant aussi la parole à de multiples documents d'archives et à ceux qui l'ont côtoyé artistiquement et intimement, André Villers, Benoîte Groult, Jean-Michel Defaye, Ivry Gitlis, Mathieu Ferré. Il y a, aussi, quelques « enfants de Léo » qui apportent leurs touches : Thiéfaine racontant comment *La Mémoire et la mer* lui avait « retourné la tête », Sapho insistant sur le génie de Ferré à placer, par exemple dans *L'Étranger* de Baudelaire, ses silences, Lavilliers aimant Ferré à travers « toutes ses périodes » sans pouvoir s'empêcher, c'est une marque de fabrique, de tirer la couverture sur son ego frileux. *Génération Ferré* raconte une nouvelle fois l'enchantement de Robert Belleret pour l'artiste de sa vie.

Beaucoup de radios sur…

France Inter

Partenariat oblige avec Barclay, France Inter a fréquemment mis Ferré sur les ondes dans les abords de la sortie de *L'Indigné* et de la date anniversaire. Ainsi à deux reprises, dans le **7/9** de Patrick Cohen : une fois en donnant la parole à Didier Varrod pour présenter cette Intégrale Studio, une autre, en invitant Cali, bavard sur Ferré, subtilement et intimement : Ferré qu'il a connu par son père, sans vraiment le comprendre, jusqu'au jour où la porte s'est ouverte avec *Richard*, pour, niant la facilité des « périodes », « prendre tout », surtout « le Ferré de l'amour ». Depuis Ferré est toujours présent et il aime dans ses concerts rappeler que ses chansons viennent de cet océan. Cali insiste sur son histoire à double filiation et le nécessaire de la transmission. Du bar de l'Olympia il a chanté *L'Oppression*, accompagné par le pianiste Alexis Anerilles.

Serge Levaillant a reçu dans son émission de pleine nuit, **Sous les étoiles exactement**, Jean-Paul Liégeois en studio et, au téléphone, Jean-Louis Foulquier. Deux amateurs et connaisseurs avec qui, constamment, *Y'a d'la chanson dans l'air*. Chacun y est allé de son Ferré et de leur rencontre, l'un pour ses Francofolies et le temps de l'absence, l'autre pour appuyer le Ferré musicien, l'accompagnateur en poésie. Tous deux en accord pour parler d'un homme debout, vivant, pour refuser « ceux qui ne retiennent que la caricature ».
Une émission comme un recentrage avec, en appui, cinq titres inédits ou alternatifs issus de *L'Indigné* : *Le Bateau espagnol*, *La Poésie fout l'camp Villon*, *Ni dieu ni maître ni fric*, *La Notte* et *Ton style*. Une heure qui a pris le temps de la parole et qui a laissé aller les mots de la fidélité.
Il y eut une autre émission nocturne, **Ouvert la nuit** d'Alexandre Héraud, avec Aurélie Sfez, Patrick Ullmann en témoin privilégié. Après une entrée en matière un peu surprenante d'Aurélie Sfez – Léo Ferré est « l'anarchiste préféré de tous les Français », on « fête » en 2013 le vingtième anniversaire de sa disparition, Ullmann est « le photographe officiel » de Ferré – l'émission s'est redressée avec les propos de Patrick Ullmann barrant certaines discussions et autres propos de belle-fille. Il a redit son entrée en photographie pour aller vers les chanteurs, vers « une nécessité première », plus urgente encore pour Ferré. Il a précisé ses rencontres à Bobino, à l'Olympia, les innombrables silences échangés devant un travail d'imprimerie ou devant la télévision. Et des traces aujourd'hui en milliers de photographies.

France Culture

Le préambule de Caroline Broué dans **La grande table** était sans ambiguïtés, riche de non-dits et de regards dirigés : « Nous avons souhaité passer outre les querelles, les histoires, les sombres procès pour nous pencher sur ce que Léo Ferré a laissé comme œuvre ». Mathieu Ferré au téléphone, le témoignage de Laurent Stocker, Patrick Ullmann et Ludovic Perrin en studio se sont attachés à fixer un artiste, à démonter une création, à corriger quelques dégâts d'images et autres règlements de comptes aux allures littéraires. À alléger une légende qui, en 2013, s'est attifée de fort méchants habits. Faut-il le répéter ? Le Ferré « caractériel, mégalomane et colérique » est aussi secondaire que le Ferré « simple, généreux et drôle » et « Les brèves de Ferré » aussi inutiles qu'ineptes. L'émission est allée ainsi vers une parole délaissant les échecs à ruminer et les têtes à couper, vers l'essentiel. Comme Ludovic Perrin avançant la continuelle recherche de l'enfance chez Ferré, le souci de la réparer, le constant désir de reproduire un épisode douanier, de se barrer de Bordighera, la révolte et l'invective en bandoulière.

Europe1

Thierry Lecamp a proposé une « Spéciale Léo Ferré » dans **On connaît la musique – Le mag** sur Europe1 autour du *Roman des vedettes* que Ferré raconta en 1961 sur cette même station, de Patrick Ullmann et de Babx, de propos de Cali, Lavilliers, Leforestier, Thiéfaine et Jacques Vassal. Lié par cette belle révélation de *L'Indigné*, l'émission a navigué au proche de l'homme et de l'artiste, avec émotion. Thiéfaine, en qualifiant Ferré d'« oxymore », a appuyé sur la nécessité de saisir son monde d'oppositions et de paradoxes. On a entendu la reconnaissance de Babx pour *Vingt ans* et pour le « sois heureux » de *Métamec*, la franchise de Leforestier : « Le Palais des Congrès, c'était un peu n'importe quoi ». On n'est pas forcé de partager, mais il convient de ne pas toujours être dans la révérence. Il y eut d'autres chocs, d'autres formes de transmission à l'écoute de quelques interprètes, Cora Vaucaire et Barbara, Zebda et Dyonisos. Des oppositions, des propos qui nourrissent plus qu'ils n'appauvrissent. Mais comme dans nombre de ces émissions dominait la présence de Patrick Ullmann, toujours avec Ferré dans le viseur et dans le cadre, mise au point faite.

RCF Jura

Avec **Le petit royaume** de Josy Grenard diffusé sur RCF Jura, on a quitté le format des émissions hommages, sans studio, sans personnalités, dans un lieu privilégié, San Donatino, avec une simple table et autour, Marie et Mathieu Ferré, Jacques Bergeron, Nicole Hess, Patrick Dalmasso. Une émission de radio comme une réunion de famille et les souvenirs de ceux qui ont une maison. De ces moments d'amour et d'amitié, on retiendra les propos de Mathieu, ceux corrigeant une belle légende de Ferré,

rapportée par Maurice Frot, passant à l'instant de la mise en terre de Pépée son alliance au doigt du chimpanzé, alliance qui, depuis fort longtemps, est au doigt de la maman de Marie, ceux annonçant qu'il avait convaincu Marie d'écrire un livre sur son compagnon. Elle a dit ses réticences, sa détermination à laisser, avant tout, la parole aux textes et à la musique. Mais l'entretien, le premier, accordé à Ludovic Perrin dans le *Hors-Série Le Monde* laisse quelque avenir au projet.

RTBF

Il avait été diffusé en 2007 sans que nous lui prêtions oreille. Lourde erreur réparée avec sa rediffusion sur la RTBF dans l'émission de Pascale Tison, **Par ouï-dire,** lors de soirées estivales. Le radio-documentaire *Voyage au jardin d'une fleur sauvage* est d'une ambition démesurée, « une monumentale et inouïe biographie radiophonique » comme le présente le site de l'émission. Travail soutenu par le Fonds d'aide à la création radiophonique pour une véritable « création radiophonique ». En neuf épisodes, en près de huit heures, Grégor Beck – conception, animation et réalisation – déroule 1916-1993 avec des chansons, des textes mis en voix par de talentueux diseurs, quelques habitués ou inhabitués, Robert Belleret, Mathieu Ferré, Juliette Gréco, Jean-Louis Foulquier, Vincente de Benedetti, Claude Sarraute, Jean-Paul Dessy, Richard Martin, Jo Deckmyn. Dans son préambule, Pascale Tison précisait et corrigeait la nature de ce *Voyage au jardin* évoquant « une perception impressionniste, un Ferré hors-biographie ». Même si l'émission se veut chronologique, Grégor Beck ne s'en tient pas à un déroulé civil et artistique, jouant avec le temps, rapprochant les éloignements, séparant les proximités pour faire émerger le fil et la grandeur d'une vie d'artiste. Ainsi le huitième épisode est tout entier consacré à la musique, aux subtiles et précieuses analyses de Jean-Paul Dessy. Il y a dans le travail de Beck plein d'idées et de sens, l'impérieuse nécessité d'y revenir une prochaine fois au-delà de cette présentation. Une création qui tranche avec la plupart des hommages radio-télé et qui fait passer de l'éphémère à la durée, du journaliste à l'historien.

Ailleurs

Il y eut d'autres émissions : **Option Musique** de Claudine Tanner sur RTS, **Parlez-moi la vie** de Jocelyne Sauvard sur idFM 98.0, **La bande passante** d'Alain Pilot sur RFI. Sans doute quelques unes non répertoriées. La plupart encore en écoute sur Internet.

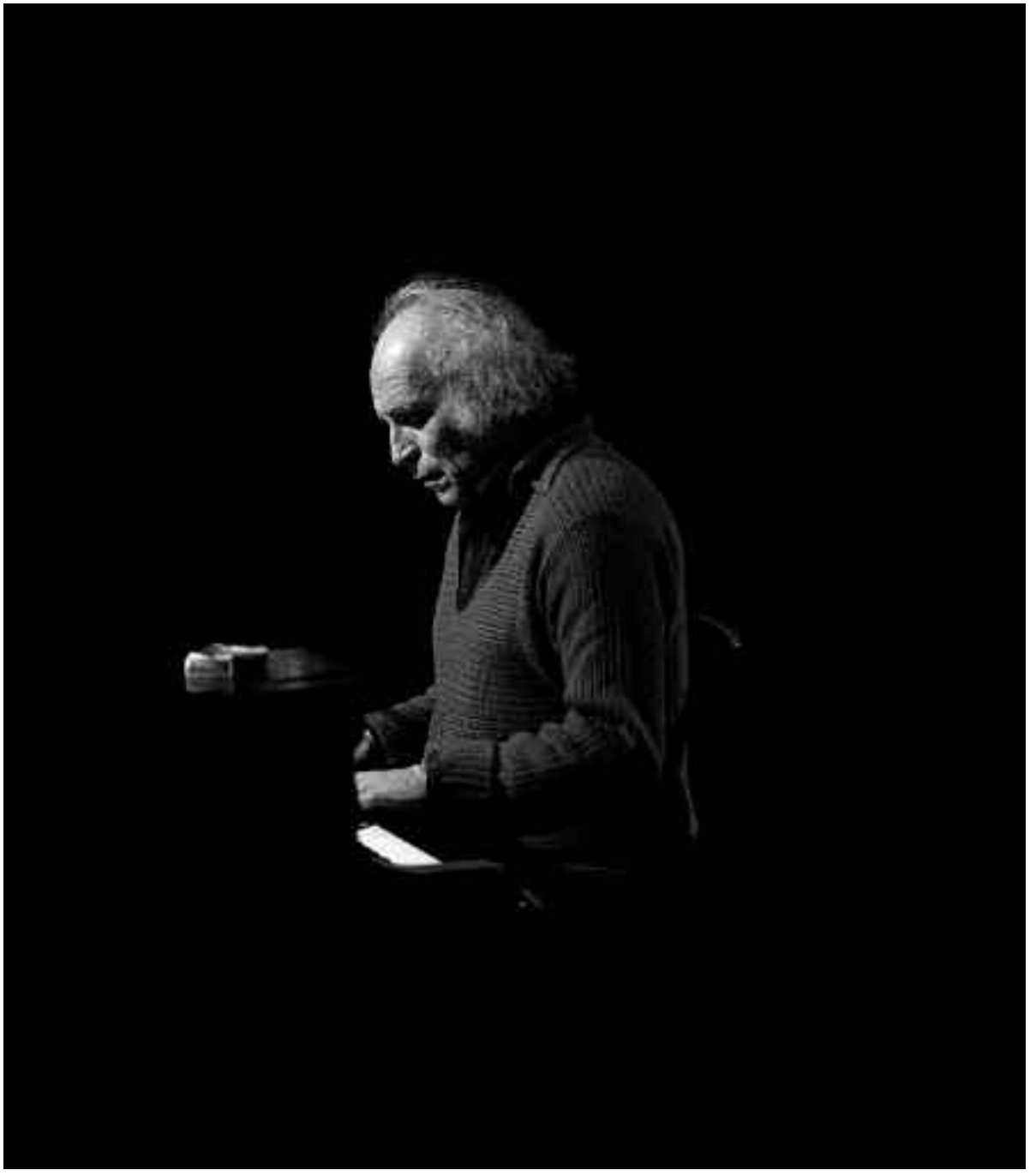
Et après…

- Deux créations *Léo Ferré Homme/Femme* au Hall de la Chanson à Paris en novembre-décembre 2013 : Mona Heftre *T'es un chanteur à ma manière* avec Bernard et Charles Teissier, *Michel Hermon chante Léo Ferré Bobino 1969* avec Christophe Brillaud.
- La sortie du CD *Natasha Bezriche chante Lumière Noire Récital Léo Ferré* en dix-neuf titres (enregistrement public à la Salle Léo Ferré de la MJC du Vieux-Lyon, février 2013).
- La sortie sous le label OPMC Classics du concert donné à Monaco le 14 septembre : *La Chanson du Mal-Aimé* et *La Symphonie interrompue* par l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo sous la direction de Gianluigi Gelmetti.
- La parution des Actes du Colloque « Hommage à Léo Ferré » *Poètes, vos papiers* qui s'est tenu les 5 et 6 avril 2013 au Musée d'Aquitaine de Bordeaux, organisé par ARTES (Université de Bordeaux 3), en collaboration avec l'Observatoire Musical Français (Université Paris-Sorbonne).
- La *Nuit de l'Anarchie*, vendredi 16 mai 2014 au Toursky à Marseille : *La Méthode* de Léo Ferré avec Richard Martin et Leda Atomica.
- L'ouverture d'un nouveau site Internet **La mémoire et la mer**.

- Plus de précisions sur ces événements, et d'autres à venir, sur le site Internet **Les copains d'la neuille**.

Les Copains d'la Treuille

Les Copains d'la neuille



LES COPAINS D'LA NEUILLE N°25